

ēā : v. is.

(h)ebenus, -ī f. : ébène; (h)ebenum, -ī n. : bois d'ébène; (h)ebenus (-neus), -a, -um. Emprunt au gr. ἔβενος, ἔβέννος, qui lui-même provient d'une langue africaine. Non attesté avant Vg. M. L. 2816. Irl. eabon. Germanique : v. h. a. ebēnus.

ēbrius, -a, -um : ivre. Sens propre et figuré; souvent joint à satur, opposé à sōbrius. Ancien, usuel. M. L. 2820. Germanique : v. h. a. ivari, d'où m. h. a. iver, et sobrius > v. h. a. sūvar.

Dérivés : ēbriatās; ēbriācus (sans doute dans Labérius et sûrement dans la Vulgate) formé comme merācus de merus, M. L. 2818, it. imbricius, fr. ivraie, etc.; ēbriolus (Plt.); ēbriolātus (Labér.); ēbriōsus (Cic.) formé d'après uīnōsus; ēbriōsūs; l'existence des doublets ēbriācus, ēbriōsus a un pendant dans herniacus, CIL XII 5695, herniōsus; ēbriō, -ās (Macr.) et ēbriāmen « boisson enivrante » (Tert.); inēbriō (Plin., Sén.), M. L. 4389; dēbriō (Fulg.); cf. aussi 2819, \*ēbriōnia.

Rapproché de bria « uās uīnārium » par les Latins; cf. Charisius, GLK I 86, 16. Le sens de ēbrius serait « qui a vidé la coupe » (cf. ēpōtus); mais bria est à peine attesté et à basse époque et semble tiré de ēbrius. D'autre part, le rapport avec sōbrius est évident, sōbrius voulant dire d'abord non pas « sobre », mais « qui n'a pas bu, qui est de sang froid ». Le premier terme du composé est sē- ou \*swe- (cf. so-cors); en face de ēbrius, il y figure, semble-t-il, une forme de timbre o, comme dans extorris en face de terra, medi-tullium en face de tellus. Il résulterait de là que ēbrius serait ancien; mais on ne trouve ailleurs rien qui y réponde, et l'on ne peut faire sur l'origine de ēbrius que des hypothèses non contrôlables.

ebulcalium (epocalium), -ī n. : ungula caballina (Gloss.). Mot gaulois.†

ebulus, -ī f. et m. (ebulum, -ī n.) : hièble, sorte de sureau. Le masculin remplace un ancien féminin; le neutre a sans doute désigné la baie avant de désigner l'arbre lui-même. Ancien (Caton). Il y a eu contamination de ebulus avec le mot gaulois contenant odocos (M. L. 6039) dans les gloses educu, ebucone, etc. M. L. 2821. En dérivent : bret. evl, ags. eofole.

Dérivé : ebulinus.

M. Niedermann, Mél. Meillet, 100, rapproche le nom baltique et slave du « sapin »; v. pruss. addle, lit. ēglė (de \*edlė), v. sl. jela, tch. jedla. La forme de irl. aidlen « sapin » fait difficulté (v. Mikkola, IF 23, 126). Et le sens ne concorde pas, même pour le mot baltique et slave.

ebur, -oris n. : ivoire, objet d'ivoire. Ancien, usuel. Irl. eabur.

## E

Adjectifs dérivés : eburnus; eburneus; eburneolus (cf. corneolus); ebores : d'ivoire. Le dernier adjectif a passé dans les langues romanes, où il a pris la place de ebur. fr. ivoire, M. L. 2817, d'où angl. ivory, etc.; eburātus (déjà dans Plt; cf. aurātus); eborārius : ouvrier en ivoire.

Ebur est neutre comme les noms de matière : aurum, argentum, marmor, lignum, etc. Sa déclinaison est sans doute calquée sur celle de robur et de marmor. Il est évident que les Latins ont connu l'ivoire avant l'éléphant; aussi ont-ils deux mots pour désigner les deux choses, mais elephantus, elephas se dénonce comme un emprunt récent, qu'on peut dater; v. plus bas, s. u. Le grec dit ἐλέφας pour désigner à la fois l'éléphant et l'ivoire. L'emploi de elephas, elephantus, au sens de « ivoire » en latin n'est qu'une imitation littéraire de l'usage grec (Vg., G. 3, 26; Ae. 3, 464; 6, 895).†

Évidemment emprunté, comme ἐλ-εφας (dont le premier élément est obscur); la forme la plus proche qu'on connaît est égyptien āb, ābu, copte εβου, εβυ. On ne connaît ni l'origine du mot ni la voie par où il a passé en latin.

ec- : v. ecce.

ēcastor, ēdepol : par Castor, par Pollux. Formules de serment, devenues des jurons familiers servant à appuyer une affirmation ou une négation (cf. gr. εὐ καστωρ). Ecator est réservé aux femmes, edepol enclitique est souvent réduit à pol. On trouve aussi mēcastor (cf. mehercules); et les glossaires citent encore eīand, equirine « iusiurandum per Iunonem per Quirinum », non autrement attestés; cf. aussi edi medi : par Dīus Fidius » (Titin., frg. 8). Usités surtout dans la langue des comiques. — Le ē initial de ēcastor, ēdepol rappelle celui de equidem en face de quidem ou de osq. etantu, ombr. etantu en face de lat. tantus; le -dē- de edepol est embarrassant; il s'y cache peut-être une forme très réduite du vocatif de deiūs, deiue; -pol est un hypocoristique de Pollux.

ēcaudis, -e : v. cauda.

ecce : voici, voici que. Implique souvent une idée de soudaineté ou d'imprévu. Ancien, usuel. M. L. 2822 (ēcce).

Ecce est fréquemment joint aux démonstratifs dans la conversation : eccillum, eccillam, eccistam, e. g. Plt., Am. 778, em tibi pateram, eccam; Mer. 434, eccillum video; Au. 881, filiam ex te tu habes. — immo eccillam domi; Cu. 615, certe eccistam domi. Ces formes renforcées du démonstratif ont fini par remplacer les formes simples, cf. ecce ista = ista, Peregr. Aeth. 14, 2 et 3, ecce hic, ibid. 15, 1, et ont eu une grande fortune dans les langues romanes; cf. fr. celui, cet, ici, -ci, etc. Dans

les composés eccā, eccum, eccam, eccos, il n'y a pas trace du h- de hun-c, hōs, han-c, qui est une addition secondaire (v. hic); il n'est pas évident que eccum ne repose pas sur \*ekk-om; mais \*ekk-hom aurait abouti au même résultat (sans particule épideictique, qui aurait fait double emploi).

Ecce a été de bonne heure considéré comme une sorte de particule démonstrative de même sens que ecce; d'où des emplois comme Plt., Am. 120, nam meū ecce; d'intus nunc est eccum Iuppiter. Cf. ital. ecco, M. L. 2824. A ecce se rattachent : ec-quandō (-ne); ecquis, ecqui; ecquisnam, ecquālis, interrogatifs d'impatience ou d'insistance appartenant à la langue parlée, composés de la particule qu'on a dans ecce. Ecquis veut dire : « voyons, y a-t-il quelqu'un? »; ecquandō : « quand donc? ». Cf. enūquam. Plt., Mo. 906, ecquid placet? | — ecquid placeant ma rogā? immo hercle uero perplacent. La scansion ecquis s'explique par la proclise, cf. Thes., L. L. V 2, col. 52, 80. Tend à disparaître dans la latinité impériale.

eccere : particule de la langue familière « bon, voici ! ». Sans doute de ecce + re(m). Étymologie populaire dans P. F. 68, 1 : eccere iuriurandi est, ac si dicitur per Cere rem, ut ecator edepol. Alii eccere pro ecce positum accipiunt. Cf. J. B. Hofmann, Lat. Umgangspr., p. 34.

Le ec- se trouve toujours devant gutturale, dans ecquis comme dans ec-ce, de sorte qu'on ne voit pas si la forme ancienne était \*ek-ke ou \*et-ke. Dans le premier cas, on rapprochera le démonstratif osq. ek-a-k « hanc », ek-i-k « hoc », où ek- a le même rôle que h- dans lat. hic (v. ce mot); la formation de osq. ekkum « item » n'est pas claire.

Une particule et- ne se retrouve pas en italique; et « aussi » n'entre pas en considération (cf. J. B. Hofmann, dans Thes. L. L. V 2, col. 52, 53 sqq.); le ed de ombr. et-ek, ers-c, en face de osq. id-ik « id », est évidemment id, plus ou moins altéré, comme on le voit par osq. iz-ic, ombr. er-ek « is », et n'entre pas davantage en considération ici. — Le second élément -ce est la particule enclitique -ce, connue par les démonstratifs et par divers adverbis.

ecclesia, -ae f. : assemblée. Emprunt à gr. ἐκκλησία; attesté depuis Pline le Jeune, généralisé par la langue de l'Église dans le sens de « assemblée des fidèles, église (sens abstrait et concret, a concurrencé basilica) » et passé dans les langues romanes (ecclesia, v. B. W. s. u.). M. L. 2823. En celtique : v. irl. eclis, britt. eglwys.

Dérivé : ecclesiola.

echinus, -ī m. : v. ēr. M. L. 2825. Dérivés latins : echineus, -ātus, -a, -um. — Cf. aussi echinastrium « géranium » (Diosc.), de echinus « nom d'une herbe piquante ».

ecquis : v. ecce.

edepol : v. ēcastor.

edō, ēs, ēdī (edidī, récent et vulgaire), ēsum, ēsse : manger (sens propre et figuré). Ancien présent athématique qui a gardé toutes les vieilles formes susceptibles de subsister en latin : ind. prés. ēs, ēst, ēstur, ēstis; impér. ēs, ēstō; inf. ēsse; ancien optatif edim (auquel se substitue edam à l'époque impériale).

Les formes athématiques ont un ē, par opposition aux

formes thématiques; cf. Meillet, BSL 22, 163 et 23, 70. Cet ē s'est étendu à l'adjectif en -to-, ēsus, qui a été formé secondairement. La langue a tendu à normaliser la flexion du verbe et à remplacer par des formes thématiques edis, edit, edere, etc., attestées dès le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, les anciennes formes. L'irrégularité de la flexion et le manque de corps des formes, en partie monosyllabiques, condamnaient edō à disparaître, et il a été concurrencé par des formes plus expressives et plus régulières, mandere (proprement « mâcher ») et surtout manducāre (déjà dans Pomponius). Toutefois, la forme à préverbe plus longue et expressive, comedō, que Pétrone met dans la bouche des convives du festin de Trimalcion, et qui est fréquente dans la langue de l'Église (Ital., Vulg.), où elle traduit xαρώδω, et jusqu'en bas latin, a survécu en espagnol et en portugais : comer, M. L. 2077; on sait, d'ailleurs, par con-dūcō, com-mandō, etc., que le préverbe com- a joué un grand rôle dans le développement du roman. V. Thes. V 2, 100, 16 sqq. Ernout, Aspects, p. 155; B. W. sous manger.

Dérivés et composés : edāx : vorace, edāciūs; inedāx (Gloss.); edō, -ōnis m., Varr. ap. Non. 48, 19; edulus glossé comestor, consumptor, formé comme bibulus (cf. ficēdula, s. u. ficus) et peut-être edillum (de edulum?) : coclearium (Gloss.); edulis, d'où edilia n. pl. « comestible(s) », sur lequel a été refait à basse époque edilium (cf. cuppēdia, cuppēdium); ēsor, -ōris m. (Front.); ēsus, -ūs m. (de \*ēssus « le manger », employé surtout au datif ēsui esse, ēsui condī (\*ēsiō n'est pas attesté; ēsor ne semble exister que dans Fronton); ēsiō, -ās (ēss-), fréquentatif archaïque (Plt., Caton); ēsuriō, -īs : avoir faim, M. L. 2918 a; ēsuriēs, -ei f. (tardif); ēsuriālis (Plt.); ēsuriō, -tor (Martial).

ēscā, -ae f. : nourriture; dans la langue des pêcheurs « amorce, appât, éche »; sens qui a été gardé dans les langues romanes. M. L. 2913. Adjectif composé : uescus (v. ce mot). Edusa? : v. ce mot; ēscālis (époque impériale), ēscārius (Plt., Varr., Plin.), cf. P. F. 67, 27, escariae mensae uocantur in quibus homines epulantur. Escārium est demeuré en logoudorien au sens de « jabot, gésier », M. L. 2915; le dérivé \*ēscariola a donné le toscan scariola, d'où provient le fr. escarole, M. L. 2914; ēsculentus (cf. sūculentus, faeculentus, etc.) « bon à manger, nourrissant »; ēsculentia : pinguedō (Gloss.); escifer (Paul. Nol.); ēscō, -ās (et ēscor, -āris) (Solin); escātīlis (Tert.); adēscō, -ās (tardif), M. L. 163; inescō, M. L. 4392.†

in-edia f. : privation de manger (ancien, classique). Les formes verbales à préverbe, peu usuelles pour la plupart, n'offrent pas le passage de e à i :

adedō : se mettre à manger, par suite « ronger, dévorer ». Surtout employé au participe adēsus; ambedō : manger tout autour, dévorer; ambēstrix (Plt., Cas. 778?; Amm. 29, 3, 9); comedō : manger entièrement, dévorer; comedō, -ōnis « qui sua bona consumit » (et comedus, -ī?, cité par P. F. 50, 29 à côté de comedō); comēsor, -ōris m. (comestor d'après le féminin comēstrix, comessor d'après comissārī); comestor a entraîné à son tour comestus, comestiō, -ōnis, comestūra, comestibilis, -e (tous tardifs, sauf comestus : Itala, Gaius, Isid., etc.), M. L. 2078 b; exedō : dévorer; exēsor (Lucr.), \*exedō, -ōnis, M. L. 3000 a;

*excomedō, -comestio* : rare, tardif : Chir., Hier., Orib.); *peredō* : consumer, dévorer. *Peresia*, cf. F. 236, 24, *Peresiam* et *Bibesiam* Plautus (Curc. 444, *Peribesia* codd. Plt.) *finxit sua consuetudine, cum intellegi uoluit cupiditatem edendi et bibendi*; *obedō* : usité seulement au participe *obesus* (v. ce mot); *subedō* : ronger, miner.

La racine \**ed-* « manger » fournissait en indo-européen un présent athématique, mais n'avait sans doute ni aoriste ni parfait (l'aoriste est emprunté à d'autres racines en sanskrit, en arménien et en grec). Le présent offrait des formes radicales : \**ed-*, conservé dans hitt. *ed-*. I gr. *ἐδμεναι*, *ἐδουσι* (de *ἐδ-οντι*), *ἐδων* (formes sur lesquelles ont été faites quelques formes thématiques, telles que *ἐδω*), dans le futur grec *ἐ-δ-ομαι* (ancien subjonctif), dans l'impératif hom. *ἐδοι* « mange », sur lequel a été fait *ἐδωλε* et, avec passage au type thématique, got. *īan* « manger », \**ed-* dans lit. *ē-mi*, *ēs-t(i)*, v. sl. *ēmī* (d'où *jamī*), *ěstū* (d'où *justū*); \**ed-* dans arm. *utem* « je mange » (passé au type thématique). L'a de skr. *ad-mi* « je mange » peut reposer sur *e* ou sur *o*. Le vocalisme *o* ne figure que dans le nom grec de la « dent », *ὀδών*, *ὀδόντα* (ancien participe); la forme à vocalisme radical zéro n'a subsisté en latin que peut-être dans le nom de même sens — si ces mots appartiennent bien à la racine; v. *dēns*. A en juger par lat. *edunt* (sur lequel ont été faites les formes thématiques *edō*, *edimus*) et par *edim* (ancien optatif), par hom. *ἐδουσι*, par skr. *ādanti* « ils mangent », optatif *ādātī* « il peut manger », le vocalisme à *e* a été souvent étendu aux formes du présent où l'on attendrait le vocalisme zéro. — Le verbe \**ed-* n'est conservé en celtique que dans peu de traces.

Comme il n'y avait pas d'ancien parfait, le perfectum a dû être fait secondairement : *edī* ne saurait remonter à l'indo-européen. Les langues germaniques ne concordent pas entre elles pour la formation des prétérits : got. *at*, *etum*; v. h. a. *ās*.

En celtique, il y a des formes supplétives. M. H. Pedersen, *V. C. d. K. Spr.*, II, p. 559, attribue à la racine \**ed-* certaines formes irlandaises peu claires de verbes signifiant « manger ».

Lat. *ēscā* rappelle lit. *ēdesis* « nourriture des animaux ». Mais lit. *ėškā* « appétit », *ėškūs* « glouton », se des formations désidératives tout autres que *ēscā*. Formation parallèle, peut-être d'après *ēscā* : *pōscā*. Cf. peut-être v. h. a. *ās* « charogne ».

*ēdō* : v. *dō*.

*ēduco*, -ās, -āuf, -ātum : élever (un enfant), instruire, former. Ancien, usuel.

Dérivés : *educātor*, -tiō, -trix (classiques); *educātus*, -ūs (Tert.).

Forme à degré réduit de la racine de *dūcō*, -is de sens duratif; attestée seulement en composition (comme -cupō dans *occupō*, -pellō, -ās dans *ap-pellō*). La spécialisation de sens l'a détaché de *dūcō*.

*Edusa*(ū?) : nom de déesse qui préside à l'alimentation des enfants, jointe à *Pōtina*, que Varro ap. Non. 108, 15, dérive de *edō*, *edulis* comme *Pōtina* de *pōtiō*. Variantes tardives : *Edūla*, *Edūca* (Tert., Aug.). — La forme est bizarre, et c'est peut-être un arrangement

(par étymologie populaire) d'un nom étrusque. V. Altheim, *Röm. Rel. Gesch.*, I, 78.

**effāf(i)ātum** : *exertum, quod scilicet omnes exertio brachio sint exflati, i. e. extra uestimentum flo contextum*, P. F. 73, 17. Les gloses ont des formes avec *b* : *exfabillauero*, *exfabillabit* à côté de *effāfiliatus*, et aussi avec *p* : *exappillato*, sous l'influence de *papilla*. Se trouve dans Plt., Mi. 1180 (*exāfiliato* est la leçon des manuscrits palatins; l'Ambrosianus semble avoir *ex(pal)liolato*), mais la lecture est très incertaine). V. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. Forme et sens obscurs.

**effū(t)tiō** : v. *fūtis* sous *fundō*.

*egeō*, -ēs, -uī (rare), -ēre (pas de supin, mais Tert. adu. Marc. 4, 24, a un participe futur *egūūra*) : être dans le besoin (pris absolument, sens usuel dans Plt. et Tér.); être privé de, avoir besoin de, manquer de (suivi du génitif et de l'ablatif; un exemple avec *quicquam* dans Plt., Men. 121). Pour le sens, cf. Sén., ad Luc. 9, med., *sapiens eget nulla re; egere enim necessitas est*, et Cic., Parad. 46. Usuel à l'époque républicaine, mais d'un emploi plus rare dans la langue impériale (voir le tableau comparatif des emplois de *egeō*, *careō*, *egēs*, *indigere* dans Thes. V 2, 253, 50 sqq.). Non roman.

*egēsus* « qui manque de » de \**eges-nos*, *egestas* « manque, besoin » (cf. *terrēnus*, *terres-tris* et *tempus/lempestas*) semblent supposer un ancien neutre en -es : \**egos*, *egestas* ne peut avoir été formé sur *egēs*, dont le dérivé devrait être *egentia*, qui n'est attesté qu'au v<sup>e</sup> siècle après J. C. (d'après *indigentia*?). De *egestas* dérive \**egest(u)ōsus* (bas latin), cf. *quaestuosus*.

Composés : *indīgus*, adjectif poétique (Lucr., Vg., Luc., Tac.), de \**end-ego-s*, avec le même maintien du préfixe \**end-*, *ind-* que dans *indipiscor*, *indaudis* (peut-être d'après *prodigus*?); un doublet *indigis* est conservé dans un exemple de Pacuvius ap. Cic., De or. 2, 46, 193, *cum aetate exacta indigem | liberum lacerasti* (*indigem* d'après *inopem*?); *indigeō*, qui a parfois le sens dérivé de « sentir le besoin de, désirer »; le participe *indigēs* s'emploie substantivement : *indigētes* « les indigents » (Cic.); *indigentia*, mot cicéronien; *indīgus* (Apul., Paul. Nol.), sans doute d'après *exiguus*, rattaché faussement à *egeō*.

Présent en -eō indiquant l'état (type *maneo*, *careo*), ce qui a entraîné le perfectum en -uī. — On rapproche quelques mots germaniques : v. isl. *ekla* « manque », v. h. a. *eko-rōdo* « seulement ». Osq. *egmo* de \**egmā* « rēs » est très incertain : sens premier « rēs necessariā » d'après *χημα*?

**Egeria**, -ae f. : nom d'une nymphe qui par calambour étymologique a été rapproché de *egerō* (d'où l'initial peut-être secondaire et qui permettait au nom d'entrer dans l'hexamètre); cf. P. F. 67, 25, *Egeriae nymphae sacrificabant praegnantes, quod eam putabant facile conceptum aluo egerere*. Sans doute étrusque, comme *Camēnae*, ou « sabin ».

*egō* (fal. *eko*, *eqo*). Nominatif du pronom personnel de la 1<sup>re</sup> personne du singulier. Les autres cas sont formés sur un autre thème : gén. *mei* (génitif de l'adjectif possessif *meus*, -a, -um), dat. *mihi*, *mī*, acc. *me(d)*, abl.

*mē(d)*; v. l'article *mē*. Sur cette opposition de thèmes entre *ego* et *mē*, v. Meillet, MSL 22, 52. *Ego*, dans la langue littéraire, s'emploie pour mettre en valeur la personne et pour l'opposer à d'autres : *scio ego* « je sais bien, moi »; *ego scio* « moi, je sais ». Aussi est-il souvent renforcé par des particules -*met*, -*pte* auxquelles peut s'adjoindre *ipse* : *egomet ipse*, *memet ipsum*, *mihipse*, ou suivi de *quidem*, *uērō*, etc. Toutefois, dans la langue parlée, *ego* a perdu de bonne heure une part de sa valeur intensive et n'a plus été que l'exposant de la 1<sup>re</sup> personne à côté de *tū*, *ille*, etc. C'est le sens qu'il a souvent chez Plaute, e. g., Am. 41, *nam quid ego memorem...*? Les formes romanes remontent à une forme réduite \**eo* provenant du passage de *ego* au rôle de mot accessoire; cf. M. L. 2830, *ego*, \**eo*. Panroman.

Le lat. *ego* a généralement un *o* bref en face de l'*ω* de gr. *ἐγώ* (cf., toutefois, *egō* dans Plt., Au. 457; Cis. 745, etc.; v. C. F. W. Müller, *Plaut. Prosod.*, 30 sqq.; Lind-säy, *Early lat. verse*, p. 158). Mais, si les formes anciennes en -ō correspondent au gr. *ἐγώ*, il ne s'ensuit pas nécessairement que les formes en -ō résultent toutes d'un abrégement iambique, car, en dehors des formes en -ō du gr. *ἐγώ* et du latin ancien, on ne trouve ailleurs que des formes en -ō. L'indo-iranien (où le *h* sanskrit est isolé) a skr. *aham*, av. *asəm*, v. perse *adam*, et c'est sans doute à la même finale que répond le -a de v. sl. *-ka* (-ga) en face de got. *ik*, v. isl. *ek*, v. angl. *ic*, qui suppose \**egō* (le vénète *exo*, le falisque *ego*, *eko* sont ambigus). Ce doit être aussi une voyelle brève qui a figuré dans l'original de v. pruss. *es*, lette *es*, à côté de v. pruss. *as* (forme usuelle), lit. *as* (qui suppose une initiale *o*). Du reste, dans hitt. *uk*, et, il n'y a pas de voyelle finale; et rien ne prouve qu'il y en ait eu une dans les formes baltiques. Le v. sl. *azū* (et sl. commun \**jasū*) suppose un ancien *ō* initial; le -ū de la finale slave repose sur un *o* bref, sans doute suivi de nasale. Arm. *es* n'enseigne rien, sauf le timbre et de l'initiale. En somme, la forme indo-européenne est à poser comme \**egō* alternant avec \**dgo* et la nasale finale mobile qui figure dans beaucoup de formes indo-européennes. Ombr. *ef*, osq. *liv* sont douteux.

**egregius** : v. *grez*.

**egula**, -ae f. : sorte de soufre pour blanchir les laines (Pline).

*eh* : eh, hé ! Interjection, attestée CIL IV 1412, *aidili, eh, habes te bene*. Cf. *ēcastor*, *ēdepol*.

**ehem**, **hem** : interjection « tiens ! ». Marque la surprise et souvent l'étonnement joyeux.

**ehou** (*ehou*), **heu** : hélas ! Marque la tristesse et l'abattement. Cf. *heu*, dont *ehou* semble un renforcement expressif. La variation de quantité de la voyelle initiale correspond à une différence d'intonation.

**eho** : interjection dissyllabique : holà ! Sert à appeler, comme *heus*. Marque aussi l'étonnement ou sert à renforcé une question : hein, quoi ?

**ei** (*hei*) : interjection marquant la douleur ou la peine, correspondant à « aie » ou à « hélas, malheur à ». S'emploie seul ou avec un pronom au datif : *ei mihi*. Renforcé de *oi*, dans *oiei*; cf. Plt., Mi. 1406; Tér., Eu. 716.

**Cf. oi**; et *ehou*, *heu*. Ces interjections se retrouvent un peu partout, dans les langues anciennes comme dans les langues modernes, sous des formes plus ou moins semblables. Cf. aussi *a(h)*, *ō*, *hui*, etc.

**oia** (*heia*) : ah ! oh ! hein ! allons ! Interjection marquant l'étonnement, l'exhortation, l'admiration. Du gr. *ela*.

**ōierō** : v. *iūs*, *iūrō*.

**ēiulō** (*ēiulō*), -ās, -āre : se lamenter (absolu), déplorer (transitif). Terme expressif, évité par la langue classique; déjà dans Plaute. Sans doute dérivé de *ei*, cf. *ululō*; et le gr. *αλαλ*, *αλάζω*.

Dérivés : *ēiulatiō*, -tus, -ūs; *ēiulābundus*, etc.; *ēiulū*, -ās (Lucil.).

Conservé en italien et dans les langues hispaniques. M. L. 2836.

**ēlect(u)ārium**, -i n. : électuaire. D'après Keller, *Lat. Volksetym.* 74, serait un emprunt au gr. *ἐλεκτόν* (Hipp., Diosc.) (cf. *eclogia*, *eligmatum* de *ἐλογμα*), rapproché et dérivé de *electus* sur le type *sanctus*, *santuārium*. M. L. 2838; B. W. s. u.

Pour M. Niedermann, ce serait plutôt une adaptation du gr. *ἐλατήριον* « laxatif » (transcrit *elātērion* chez Marcellus Empiricus. 31, 3, qui l'explique par « *sucus cucumeris situatici* »). Un doublet *ēlactuārium* est à la base de l'ital. *latuvaro* et de l'emprunt allemand *Latwerge*, m. h. a. *latwārje*. *Elactuārium* serait un contrépel pour \**elatuārium*, dû au fait que le latin vulgaire -ct- s'était assimilé en -tt- et que l'étymologie populaire rapprochait le mot de *lac*, *lactis* ! Toutefois, dans les traductions latines de Dioscoride, le mot traduit le gr. *ἐλεκτόν*.

**ēlegāns** : v. *legō* !

**elementum**, -i n. (surtout au pluriel *elementa*, -ōrum) : 1<sup>o</sup> principes, éléments; 2<sup>o</sup> connaissances élémentaires, rudiment; 3<sup>o</sup> lettres de l'alphabet, alphabet. Usuel et classique; non attesté avant Lucrèce et Cicéron. De la gall. *elfen* « élément », bret. *elvenn* « étincelle ».

Dérivés : *elementārius*, *elementicius* (tous deux d'époque impériale); *coelementāus* (Tert.).

*Elementum* recouvre dans tous ses emplois le gr. στοιχεῖον, qu'il traduit; cf. Cic., Acad. 1, 7, 26, *illa initia, et ut e Graeco ueriam, elementa* (= στοιχεῖα dicuntur). Or, στοιχεῖον signifie d'abord « rang, rangée, série » (cf. στοιχόν, στοιχος), puis rangée de lettres, τὰ στοιχεῖα; par extension, le mot désigne les lettres en tant qu'éléments de la syllabe et du mot (cf. Lucr. 1, 197, *ut uerbis elementa uidemus*), puis, d'une manière plus générale, les éléments ou principes des choses, des sciences, etc., comme l'a montré en détail Diels, *Elementum*. Cette similitude absolue de sens entre στοιχεῖα et *elementa* a amené à supposer que *elementum* serait dérivé de LMN, seconde série de l'alphabet latin. Mais on voit mal pourquoi le nom de ces lettres aurait été adopté. L'explication par \**elephantum* « lettre d'ivoire » (de ἐλέφας) proposée par Diels (avec une dissimilation d'origine étrusque comme dans *Melerpanta*; de Βελλεροφόντης?) et reprise par Vollgraff, *Mnem.* 1949, p. 89 sqq., est indémontrable; mais la conservation de *e* devant le (où l'était vélaire) n'est pas favorable à une origine pro-



prement latine et dénonce plutôt un emprunt. Adaptation d'un mot étrusque?

**elēmosina** (*ele-*), -a f. : aumône. Emprunt fait par la langue de l'Église (Tert., Ital.) au gr. ἐλεημοσύνη; latinisé. D'où *elēmosinarius* : qui fait l'aumône, charitable (tardif). Roman. M. L. 2839, \**alemošyna*, \**alemosina* (d'après *alo?*); v. h. a. *alamuosan*; irl. *almsan*; britt. *alusen*.

**elephantus**, -i (puis *elephās* et *elephāns*, -antis) m. : 1° éléphant; 2° « ivoire », et aussi « éléphantiasis »; 3° nom d'un poisson de mer ou d'un cétacé et d'un crustacé (homard?). Attesté depuis Plaute et Ennius. *Elephantus* est sans doute une forme populaire bâtie sur le génitif ἑλεφαντος de gr. ἑλεφας (cf. *abacus*), mais avec notation « savante » de l'aspirée. L'emprunt a dû se faire pendant la guerre contre Pyrrhus; les Latins, faute d'en connaître le nom, avaient d'abord recouru pour désigner l'éléphant à la périphrase *Lūca bōs*; cf. Varr., L. L. 7, 39. Le mot, qui d'abord servait uniquement à désigner l'animal, a emprunté dans la suite tous les sens du mot grec. C'est ainsi qu'il a été employé concurremment avec *ebur* (v. ce mot) et que Lucrèce et Serenus Sammonicus s'en sont servis pour désigner une maladie inconnue sur le sol italique et spéciale à l'Orient, l'éléphantiasis; cf. Lucr. 6, 1114, *est elephas morbus qui propter flumina Nilī | gignitur Aegypto in media neque praetera usquam*. — *Elephantus* est la forme la plus anciennement attestée; puis la langue savante a réagi contre ce qui lui apparaissait comme une forme barbare et a adapté la transcription du mot grec : *elephās* ou *elephāns* (comme *adamāns* à côté de *adamās*). Les dérivés *elephantinus*, *elephantiasis* (d'où irl. *elefenit*) sont aussi purement grecs; mais on trouve à basse époque des dérivés de sens médical d'aspect latin : *elephantia*, -tiarius, -tiacus, -tiosus.

Les représentants du mot dans les langues romanes sont plutôt de caractère savant : v. fr. *olifant*, v. ital. *lio(n)jante*, prov. *olifan*, *aurif(l)an*, M. L. 2841; de même irl. *elefaint*. En pénétrant dans les langues germaniques, *elephantus* a changé de sens et a servi à désigner le chameau : got. *ulbandus*; v. h. a. *olbanta*, v. angl. *olfend*, etc. — Il est curieux, cependant, que toutes ces formes présentent un o qui est conforme aux exigences de la phonétique latine (cf. *oleum* de ἔλαι(ν)ον), mais qui n'est pas attesté dans la langue écrite; des faits de ce genre se retrouvent; ainsi \**urulāre*, sur quoi repose fr. *hurler*, est conforme à la phonétique latine, tandis que l'absence de dissimilation dans *ululāre* surprend. Cf. aussi *adimās* en face de *adamās* (terme technique, comme fr. *olifant*), rom. *comperāre* et \**seperāre* (sous *parāre*), etc.

**ēlix**, -icis f. (surtout au pluriel; un exemple de singulier dans Ov., M. 8, 237) : canal de drainage. Technique. M. L. 2847. Tardif : *ēlicatōrēs* : ὑδροσκόποι (Gloss.). V. *colliciae* et *liquor*; et *lax*.

**elleborus**, -i (*hell-* m., et *elleborum*, -i n. : emprunt au gr. ἑλλέβορος (ἑλ-). Le terme appartient à la langue médicale; le mot latin correspondant est *uērātrum*. M. L. 2850. Passé en breton : *elvor*.

Dérivés latins : *elleborō*, -ās; *elleborōsus*; fr. *aliboron*.

**ellum**, **ellam** : tiens, le voici; s'emploie comme *ecceum*, dont il est synonyme; cf. Plt., Cu. 277-278, *parasitum tuom | uideo currentem — ellum — usque in platea ultima*. — Mot de la langue parlée, attesté seulement chez les comiques.

Peut-être de \**en-lo-m*; les formes romanes attestent un *e* ouvert, donc bref. M. L. 2851. Ceci supposerait que l'*ē* de *ēn* est dû au monosyllabisme; l'*ē* aurait subsisté dans \**en-lo-*. Mais *ellum* peut avoir une autre origine (de \**em-illom* > \**em-(i)lum* > *ellum*) et l'*ē* de *ēn*, être ancien.

**elleychnium**, -i n. : mèche, lumignon. Emprunt (Vitr.) au gr. ἐλλόχων, correspondant à lat. *linamentum*, passé dans les langues romanes sous des formes contaminées par le rapprochement avec *lūceō* (*inlunium* dans Apicius); cf. M. L. 2852, \**lūcinium*.

**elogium**, -i n. : 1° semble être le gr. ἐλεγεῖον transformé par l'étymologie populaire, qui a assimilé l'*ē* initial au préfixe *ē-* et a modifié le vocalisme intérieur par un rapprochement avec *λόγος* et *eloqui* (cf. *antelogium* = πρό-λογος, Plt.), *elogia Solōnis* « les distiques de Solon », d'où « épitaphe » (en vers; déjà dans Caton); 2° courte formule (d'où *elogiō*, -ās, Cael. Aurel.), et spécialement en droit : clause, disposition particulière, chef d'accusation. Confondu avec *eulogia*; v. B. W. sous *éloge*. Les mots relatifs à l'élégie, *elegia*, -gion, etc., ont été directement transcrits du grec.

**elucus**, -a, -um (quantité inconnue) : -m signifie *languidum ac semisomnum, uel, ut alii uolunt, alucinatorem et nugarum amatorem, siue halonem* (?) i. e. *hesterno uino languentem, quod ἑωλον uocitant Graeci*, P. F. 66, 18, qui, 89, 12, a une forme *helucum*. Ne figure guère que dans les glossateurs; cf. Gell. 4, 19, 1; 16, 12, 3, qui cite l'étymologie de Cloatius Verus rapprochant *elucus* de *alucinor* : *alucinari factum scripsit ex eo quod dicitur Graece ἑλδεν, unde elucum quoque esse dictum putat a littera in e uersa, tardidatem quandam animi et stuporem, qui alucinantibus plerumque usu ueni. Cf. helluor?*

**ēlutriō** : v. *ēluō*, sous *lauō*.

**em** : v. *is*.

**em** : particule « tiens »; sans doute impératif syncopé et devenu invariable du présent d'aspect « déterminé » de *emō* (au sens ancien de ce verbe); cf. Plt., Capt. 859, *cedo manum*. — *em manum* « donne ta main. — prends-la », où *em* correspond à *tene* qu'on lit v. 838; *em* : *hoc cum gestu offerentis dicitur*, Schol. Bemb. ad Ter. Phorm. 52. Souvent joint à *tibi* : « tiens, voilà pour toi! ». Joint à *ille*, *illic*, s'accompagne d'un geste démonstratif : Plt., Merc. 313, *si umquam uidistis pictum amatorem, em illic est*. Quelquefois employé seul, avec le même sens, e. g. Trin. 541. Différent de *hem* et de *ēn*. Forme de la langue parlée qui n'est guère attestée en dehors des comiques; supplantée par *ēn* (avec laquelle on l'a confondue) et *ecce*.†

**embraetum** : v. *imbractum*.

**embrinium**, -i n. : sorte de coussin ou de matelas (Cassien; Gloss.). Bas latin.

**embroeca** (*in-*, *im-*), -aō (*embrocē*) f. : pansement hu-

mide. Emprunt tardif de la langue médicale au gr. ἐμβροχή; de là *embrocō*, -ās.

**emem** : v. *is*.

**ēminēō** : v. *minae*.

**ēminus** : v. *manus*.

**emō**, -is, **ēmī**, **ēmpium**, **emere** : sens premier « prendre », encore attesté dans les glossaires, P. F. 66, 21 : *emere, quod nunc est mercari, antiqui accipiebant pro sumere*; cf. 4, 30, *abemito significat demito uel aufero* : *emere enim antiqui dicebant pro accipere*; 332, 30, *redemptores proprie atque antiqua consuetudine dicebantur qui, cum quid publice faciendum <aut> praebendum condiderant effecerantque, tum demum pecunias accipiebant. Nam antiquitus emere pro accipere ponebatur : at hi nunc dicuntur redemptores, qui quid conduxerunt praebendum utendumque*. Ce sens est conservé dans *em* et dans les composés : *adimō*, *cōmō*, *dēmō*, *dirimō*, *eximō*, *interimō*, *perimō*, *prōmō*, *sūmō*. Cf. aussi *praemium*. A l'époque historique, *emō* apparaît spécialisé dans le sens de « prendre contre argent, acheter », seul attesté dans les textes (depuis Plaute), en opposition à *uendō*, par une restriction dont on retrouve l'analogue dans le fr. *acheter*, de *accipere*, et aussi dans le gr. λαμβάνω (cf. Aristoph., Pax, 1263, etc.). Une fois que *emō* eut pris ce sens, ceux des composés dans lesquels le simple n'apparaissait plus clairement par suite de contractions s'en sont détachés et la langue leur a créé un parfait en -sī : *cōmpsi*, *dēmpsi*, *prōmpsi*, *sūmpsi* (au lieu de l'ancien *surēmī*) en face de *adēmī*, etc. C'est *capio* qui a exprimé le sens de « prendre » dans le verbe simple, mais non dans les composés (v. *praehendō*; cf. *uideō* : -spicio).

A *emere* « acheter » se rattachent les dérivés : *emāx* (opposé à *uendāx*) adj. : qui aime à acheter; *emāciūs* f., *ēmpior*, -tiō, -tiōnalis, -tiorius; *ēmpius*, -ūs, -ticius, -tiusus; *ēmpitiō*, -ās (rare, époque impériale, sans doute d'après *uendiō*, classique et usuel), *ēmpuriō*, -is et les composés : *coemō*, -is, -ēmī, -ēmpium (*coemō* avec apex sur l'*e* dans le Mon. Ancyr. III 11) : acheter (où le préverbe marque l'aspect « déterminé »), noter *cōmpitiōnalis* dans Plt., Ba. 976; *coemptiō* : achat, spécialement employé pour désigner une forme de mariage dans laquelle il y avait une sorte d'achat de la femme par le mari; *redimō* : racheter, prendre à ferme, affermer; acheter ou prendre en échange de, M. L. 7144; *redēmpior* (= *conductor*), *redēmpitiō* (= ἀπολύτρωσις), qui dans la langue de l'Église ont pris le sens spécial que transcrit le mot « rédempteur », M. L. 7142; *redēmpitiūra* (époque impériale); *redēmpitiō*, -tiō, -ās.

A *emere* « prendre » se rattachent, au contraire : *abemere* : enlever. N'est attesté que dans les glossaires et a été remplacé par *dēmō*, cf. plus bas, et *adimō* : « prendre à soi », puis « enlever »; dérivés tardifs : *adēmpitiō*, *adēmpior*; *cōmō*, -is, *cōmpsi*, *cōmpium*, -ere : sens premier « prendre ensemble, réunir, combiner », sens dans lequel Lucrèce emploie encore l'adjectif *cōmpius*, e. g. 1, 950, 3, 259, 4, 31, et le substantif *cōmpius*, -ūs, 3, 845; cf. aussi P. F. 35, 18, *comptum genus libaminis quod ex farina conspersa faciebant*. S'est spécialisé dans le sens de « attacher les cheveux, peigner, coiffer »; c. *capillōs*, *comam* (peut-être *comea* et *comāns* ont-ils joué un rôle dans cette évolution de sens); de là « bien peigner » et,

par extension de sens, « orner, embellir »; *cōmpius* « bien peigné, soigné » et son contraire *incōmpius*, traduisant κομψός et ἀκομψός, auxquels les a rattachés l'étymologie populaire. Lucrèce emploie le pluriel *cōmpūs* au sens de « tresses, chignon », 1, 87, *cui simul infula uirginis circumdata comptus*; cf. \**comptiāre*, M. L. 2107; *excomptiāre*, 2982; *dēmō*, -psi : enlever (proprement d'un endroit élevé : Varr., R. R. 1, 39, 3, *quae ex arboribus dempta*), puis simplement « enlever, retrancher, ôter »; *dēmpitiō* (rare, Varr., L. L. 5, 6 et 176, repris dans la langue de l'Église); *dēmia* dans *uindēmia* et dans le composé plautinien *uirgīdēmia*; — *dirimō*, -ēmī : séparer, disjoindre, dissoudre; et par suite « interrompre, remettre » (= *differō*) ou « détruire »; *dirēmpitiō*, -ūs m. : séparation (un exemple de Cic., Tusc. 1, 71); *dirēmpitiō*, -tor (bas latin); *eximō*, -ēmī, -ēmpium (d'où \**exēmpiare*, M. L. 3004) : mettre à part, mettre hors de, par suite « chasser, enlever »; délivrer. En parlant du temps : *eximere diem*, proprement « chasser le jour », par suite « passer, perdre ». Dérivés : *eximius* (= ἔξοχος, ἑξάλεκτος) : mis à part, qui se détache des autres, et par suite « excellent, hors de pair ». Peut-être à l'origine terme rituel : P. F. 72, 3, *inde dici coeptum, quod in sacrificiis optimum pecus e grege eximebatur, uel quod primum erat natum*. Conservé en gascon; cf. M. L. 3017; *eximietās*. Autres dérivés : *exēmpitiō*, -tor, -tilis, -tus, -ūs (Vitr.); *exemplum* : v. ce mot; *interimō*, *interemō*, -ēmī : détruire, faire périr (cf. *interficiō*). Ancien (Plt.), classique, mais rare, ne semble pas attesté après Quintilien. Dérivés tardifs : *interēmpior*, -trix, -tiō, -tibilis; *perimō*, *peremō* : détruire (cf. *perdere*), Fest. 236, 7, *peremere Cincius in libro de uerbis priscis ait significare idem quod prohibere*; at Cato in libro qui est de militari pro uitare usus est. Dérivés : *perēmpitiō*, adj. de la langue augurale : -a *fulgura*, cf. Fest. 236, 19, 284, 12; *perēmpitiō* (S<sup>t</sup> Aug.), -tor (latin impérial); *perēmpitiōrius* : 1° qui détruit; 2° dans la langue du droit « péremptoire », *peremptorium edictum inde hoc nomen sumpsit, quod perimere disceptationem, h. e. ultra non pateretur aduersarium tergiversari*, Dig. 5, 1, 70; — *praemium* : v. ce mot;

*prōmō*, *prōmpsi*, *prōmpium* : mettre en avant, mettre au jour, tirer de, publier, exprimer. D'où : *prōmus*, -i m. : dépensier, économe (qui va chercher les provisions, cf. *condus*). Les formes *prōmum*, -i, *prōma cella* (Tert.) « garde-manger » sont secondaires; *supprōmus* (Plt.). *prōmpius* : tiré hors de, mis à découvert, par suite « mis à portée de, facile, aisé » et aussi « disposé à (souvent joint à *parātus*), dispos » et « agile, rapide, prompt ». M. L. 6776.

Dérivés et composés : *prōmpitiō*, -ās (Plt.), fréquentatif de *prōmō* « distribuer »; *prōmpiti(u)arius* : relatif au garde-manger, d'où *prōmpiti(u)arium* n.; *prōmpitulus* (S<sup>t</sup> Jér.); *prōmpitiūdo* (tardif). De *prōmpius* : *imprōmpius* (époque impériale, rare); *prōmpius*, -ūs m. : usité seulement dans l'expression *in prōptū* (esse, habere, gerere, etc.) « à découvert, à portée de la main »; *exprōmō* : produire, faire connaître, faire éclater; *sūmō* : v. ce mot.

L'ombrien a *emantur* « accipiantur » et, sur une borne, *emps* « emantur » (emprunté?); l'osque à *pert-emest* « perimet », *pert-emust* « peremerit », au sens de

*inhibere*; et *peremust* « percéperit »?, sens douteux, cf. Vetter, *Hdb.*, p. 22. L'irlandais a un correspondant exact de *emō* : *air-fo-emim* « je saisis », etc. — Les formes slaves et baltes indiquent un ancien présent athématique; car le présent a le vocalisme radical zéro, avec aspect « déterminé » (qui se retrouve en latin et qui explique le sens de « acheter » : acte de prendre parvenu à son terme) : v. sl. *imp* « je prends »; et *viz-imp* « j'enlèverai », lit. *imū* (inf. *imti*, cf. v. pruss. *imū*) « je prends »; le vocalisme *e* se retrouve dans le présent « indéterminé » : v. sl. *jemljō* « je prends » (cf. v. pruss. *immimai* « nous prenons »). — Il y a chance pour que la forme *emī* du perfectum soit une création relativement récente, comme *ēdi*, et dès lors le type *sūmpsi* n'aurait rien de surprenant; toutefois, le lituanien a *ēmē* « il a pris ». — Si l'on veut rapprocher le groupe synonyme de got. *niman* « prendre » (qui n'a rien de commun avec gr. *νέμα* « je partage » pour le sens), on peut admettre que *n-* y serait le reste d'un ancien préverbe *\*ni* (qui se retrouve dans v. h. a. *nidar* « en bas ») soudé au verbe et aux formes nominales qui s'y rattachent; le lette *a*, de même *ņemu* « je prends », avec *ņ* caractéristique. — Cette racine ne se retrouve pas en grec, arménien et indo-iranien, où l'idée de « prendre » est rendue par une racine différente pour chaque langue.

**émolumentum** : v. *molō*. En dernier lieu, Benveniste, *Latomus*, 1949, p. 3-7.

**empaestātus**, -a, -um : gravé en relief (Varr.). Latinisation de *ἐμπαεστώ*; d'où *impæstātor* (Inscr.).

**emplastrum**, -i n. : terme médical emprunté au gr. *ἐμπλαστρον*. Un doublet *emplastra* f. est attesté, ainsi que les dérivés *emplastrū* (im-), -ās, *emplastratū*, -tor, *emplastellum* (Mul. Chir.). Passé dans les langues romanes, M. L. 2863; et v. h. a. *pflastar*.

**ēmungō** : v. *mungō*.

**ēmussitāta** : v. *amussis*.

**en** : v. *in*.

**ēn** : même sens que *ecce*, et, comme celui-ci, peut-être accompagné d'un nominatif ou d'un accusatif; Vg., B. 5, 65, en *quattuor aras* | *ecce duas tibi*, *Daphni, duas altaria Phoebo*. On trouve à l'époque impériale en *ecce* réunis. En s'emploie souvent dans les mouvements emphatiques ou pathétiques : Vg., Ae. 1, 461, en *Priamus*; 612, en *ego uester* | *Ascanius*; ou le trouve dans des interrogations pressantes : Vg., Ae. 6, 346, en *haec promissa fides est?*; aussi est-il souvent joint à *umquam* usquam, cf. P. F. 66, 27, *enumquam* glosé *ecquando*, cf. gr. *et ποτε*. L'interjection est destinée à attirer l'attention de l'interrogé, de sorte que la question prend par là plus de force. Avec l'impératif, en rend l'ordre plus vif : *ēn age*, *ēn agedom*, *ēn aspice* (Ov., Am. 1, 3, 31; cf. gr. *ἔν ἰδοῦ*, *ἔν ἴδε*); avec le futur, *ēn* joint à l'interrogation une idée de souhait, comme le gr. *et ποτε*; cf. Vg., B. 1, 68; 8, 6. M. L. 2866.

A en juger par *ellum* (v. ce mot), l'*ē* de *ēn* résulterait d'un allongement latin, normal dans une monosyllabe. Mais l'étymologie de *ellum* est douteuse et la longue de *ēn* peut être ancienne (gr. *ἔν*).

**encaustus**, -a, -um : peint à l'encaustique. Terme technique de la langue des peintres, emprunté au gr.

*ἐγκαυστός*. Le neutre *encaustum* (*encautum*) a désigné l'encre de pourpre dont les empereurs se servaient pour leur signature (cf. *encaustarii libri* : archives publiques, Cod. Theod.); de là le sens général de « encre » (v. fr. *enque*) pris par le mot dans les langues romanes (à côté de *atramentum* et de *tinctia*). M. L. 2869 et B. W. sous *encre*; germanique : m. h. all. *inket*, etc. Cf. aussi M. L. 2868, *encausticus*, et 2870, *\*encautire*.

**endo** : v. *in*.

**enim** : en vérité, en fait, assurément, réellement. Particule affirmative, en général placée après le premier mot principal de la phrase (cf. *etenim*, comme *atamen*), mais qui peut être en tête, tout au moins dans la langue parlée, quand on veut lui donner une valeur particulière, e. g. Plt., Tri. 1134, *enim me nominat* « c'est bien moi... », ou même après tout mot de la phrase dont on veut souligner l'importance, cf. Vg., Ae. 8, 84, *in litore conspiciat sus*, | *quam pius Aeneas tibi enim tibi, maxima Iuno*, | *maclat*, qui reproduit sans doute une ancienne forme rituelle. Se trouve exceptionnellement aussi en troisième place, cf. Varr., R. R. I 18, 7, *biuium nobis enim ad cultum dedi natura*; 2, praef. 1, *ut ruri enim*, sans raison apparente. Souvent joint à des adverbess de sens voisin, *certē*, *nempe*, surtout *uērō*, d'où les formes renforcées *enimuerō*, *uēumenimuerō*. Du sens premier on est passé au sens de « en effet », et la particule a servi à confirmer la réalité d'une affirmation précédente et à en introduire la preuve : Plt., Asin. 808, *haec non sunt nugae, non enim mortalia. Enim* est usité de tout temps, mais pas plus que *nam* n'a subsisté dans les langues romanes.

L'osque a une forme correspondante, mais avec une voyelle initiale différente *ē* ou *i*, *ei*, *inim*, *inim*, *enim* au sens de « et », qui s'exprime par *et* en latin et en ombrien; de même, pél. *inom*; l'ombrien a *eine*, *enem* et *enu*, *enom*, *ennom* (aussi *enumeik*, etc.) au sens de lat. *tum*. Il ressort de là, d'une part, que le sens de *enim* est dû à un développement latin (du reste, *enim* se place autrement que les mots osques et ombriens, qui figurent en tête de la phrase ou des groupes); de l'autre, que *enim* est apparenté à *nun-c*. C'est une particule du groupe de *nunc*, *nam*, *nem-pe*, etc. (v. ces mots), apparenté à v. h. a. *ener* « celui-là », arm. *na* « celui-là », v. sl. *onū* « celui-là », etc. — Le passage de *\*enem* à *enim* s'explique par le caractère accessoire du mot; cf. *undecim* en face de *decem*. Le vocalisme *e* est conservé dans *nempe*. Pour l'*e* initial, cf. osq. *e-tanto*, gr. *ἐ-τείνος*, etc.

**ennam** : *etiāme*, P. F. 66, 23. Sans autre exemple; sans doute corrompu; l. *en iam*?

**enocilis** (Gloss.). Déformation de *ἐγγελευς* : anguille.

**enōs** : v. *nōs*.

**\*ēns**, *entis* : participe présent supposé de *sum*, dont Priscien, GLK III 239, 5, attribue l'invention à César, mais comme d'une forme théorique, créée en vertu de l'analogie : *Graeci autem participio utuntur substantiuo* (scil. *dv*)... *quo nos quoque secundum analogiam possemus uti, nisi usus deficeret participii frequens. Quamvis Caesar non incongrue protulit « ens » a uerbo « sum, es », quomodo a uerbo « possum, potes », a potens ». En dehors de ce témoignage, ne semble pas attesté, pas plus que le substantif *entia*; dans les deux passages de Quint.,*

I. O. 2, 14, 2 et 8, 3, 33, il faut sans doute lire et *queentia*, *ut queens*, et non, comme les anciens éditeurs, *atque entia*, *ut ens*, v. l'édition de Radermacher, et l'apparat ad loc. Il n'y a pas de forme attestée en latin pour *enque* pris par le mot dans les langues romanes (à côté de *atramentum* et de *tinctia*). M. L. 2869 et B. W. sous *encre*; germanique : m. h. all. *inket*, etc. Cf. aussi M. L. 2868, *encausticus*, et 2870, *\*encautire*.

**ēnsis**, -is m. : épée. Même sens que *gladius*, d'après Quint. 10, 1, 11, mais surtout réservé à la langue de la poésie, comme *ēnsifer*, *ēnsiger* (imitation du gr. *ἐνσηφής*, désignant Orion), *ēnsipolens*. Diminutif : *ēnsiculus* = *ἐνσηφιδιον* (Plt.). Le caractère poétique et littéraire du mot explique qu'il n'ait pas passé dans les langues romanes. Du reste, les noms d'armes se renouvellent et s'empruntent avec les objets qu'ils désignent; *ēnsis* a été supplanté par *gladius*, qui doit être celtique, et celui-ci a subi dans les langues romanes la concurrence de *spatha*, qui est grec; cf. M. L. 8128; Couissin, *Les armes romaines*, p. 489.

Le mot a un correspondant exact dans skr. *asih* « épée » et n'en a pas d'autre. Il est possible, mais incertain, que gr. *κόπ* soit apparenté. L'*i* de *ēnsis* n'est pas plus essentiel que celui de *asis*.

**enthēca**, -ae f. : épargne; matériel d'une exploitation; greniers publics. Emprunt tardif fait par les juistes au gr. *ἐνθήκη*; de là *enthēcātus*, -cārius. M. L. 2876.

**enubrō** : *inhibere*, P. F. 67, 10. A rapprocher du même, 97, 12, *inebrae* *aues* *quae in auguriis aliquid fieri prohibent*, et *prorsus omnia inebrā appellantur quae tardant uel morantur agentem*, et 97, 11, *inhibere* : *iniungere sed melius cohibere*.

*Enubrō* semble le datif d'un adjectif *\*enuber*, de *\*enhabros*, forme ancienne, sans doute tirée du rituel, remarquable par la forme ancienne du préfixe *en*, l'amuissement de *h*, le son *u* pris par *ā* en syllabe interne devant la labiale *b* et l'haplogie du suffixe *\*enubehro* > *\*enuber*, cf. *crē-ber* (si toutefois la forme ne remonte pas directement à *\*en(h)abros*, cf. *taeter/taedet*, *piger/piget*). *Ineber* est une forme que son vocalisme dénote comme plus récente. Les gloses ont une forme avec *i* : *enibrum*.

**ēō**, *is*, *il* (ancien *ū* : *iū* est rare et semble avoir été créé, d'après *audiū*, *audii*, pour éviter une scansion *ū*, sans abrégement de l'*i* initial, ou pour éviter une suite de trois brèves, e. g. *iuerat*, Catul. 66, 12; *iuisse* est, toutefois, attesté depuis Plt., Mo. 842; cf. Lodge, *Lex. Plaut.* s. u. *ēō*, et Thes. V 2, 626, l. 77 sqq.; nombreuses formes contractées *istī*, *istis*, *isse*, surtout dans les composés), *itum*, *iro* : aller (aspect indéterminé, cf. *uādō*). S'emploie par extension d'objets inanimés : *aluus non ū*, Caton, Agr. 157, 7; *incipit res melius ire quam putam*, Cic., Att. 14, 15. A aussi le sens fort, ordinairement réservé à ses composés *abire*, *exire* : *saepe hominem paulum cernimus ire* (= *exire*, *oxycecha*), Lucr. 3, 526; *idies*, Plt., Ps. 240 a. D'usage fréquent avec un supin, pour indiquer une action que l'on se dispose à accomplir, une intention de l'esprit portée vers un objet (comme

le fr. *je vais* dans « je vais faire », « il va pleuvoir »), e. g. Caton ap. Fest. 280, 22, *quae uti prohibuit irem*, *quod in me esset, meo labori non parsi*; a ainsi été employé pour former l'infinitif futur passif du type *ductum iri*, cf. Plt., Ru. 1242, *mihi istaec uidetur praeda praedatum iri*. Usité de tout temps. A fourni quelques formes de la conjugaison du verbe *aller* dans les langues romanes, cf. M. L. 4545; B. W. sous *aller*, mais a subi la concurrence de formes plus pleines, *uādō* et *ambulo*; il semble que la langue ait évité les formes monosyllabiques et les formes du parfait simples pour recourir aux composés; cf. Thes. V 2, 627, 50 sqq.

*Ēō* sort de *\*eyō*; les anciennes formes athématiques de la racine *\*ei-/i-* subsistent dans *is*, *it*, *iis*, *i*, *ie*, d'où *ire*; les formes à *-o-* sont passées au type thématique : *ēō*, d'après la 3<sup>e</sup> personne du pluriel *eunt* de *\*ey-onti* (ancien athématique), comme toujours en latin : *imus* est dû à l'influence du type *audimus*. La 3<sup>e</sup> personne du pluriel *int* conservée dans le Glossaire de Philoxène est trop mal attestée pour qu'on puisse en tenir compte. Le latin a généralisé le *ei-* (d'où *i-*) dans la conjugaison *is*, *imus* (en face de gr. *ἴεν*), *ibam*, *ibō*. Le vocalisme radical zéro n'apparaît qu'au participe *itus* (dans *itum* est et *subitus*) et au supin *itum* (remplaçant un ancien *itum*) (cf. *itus*, *reditus*, *rediturus*) avec les formations du même groupe et dans le substantif isolé, de forme très archaïque, *iter*. Le participe présente une alternance ancienne : *iēns*, *euntis* de *\*eyontes*. Quelques composés ont des formes de 3<sup>e</sup> personne du pluriel d'indicatif présent archaïques avec un suffixe apparent -*n-* : *obtinunt*, *prōdūnt*, *redūnt* (Enn.), cf. *dō*, *danunt*. Il est possible que ce soit fait sur une ancienne forme à désinence -*nt* de formes à préverbes, telles que *\*red-i-nt*. Le parfait *ii* est une forme récente, d'origine obscure, *\*ey-ei* ou *\*ii(y)et*, cf. omb. *iust* « ierit »?

**Itor**, -ōris m. (n'est que dans les grammairiens); *iū-ria*, -ae f. : argent du voyage (Ps.-Aug.).

**ius**, *ūs* m.; *iūō* : fait d'aller, marche. Tous deux classiques, mais rares. *Itus* est souvent joint à *reditus*. Les composés, au contraire, sont fréquents : *aditus* (M. L. 167); *ambitus*, *ambitiō*, *exitus*, *introitus* (mot d'Eglise, d'où *irl. intróit*), *reditus*, *sēdiūō*. Un abstrait -*itium* figure aussi dans *exitium*, *initium*, etc.

A la racine de *ēō* se rattachent : *iūō*, -ās : doublet de *ēō*, rare et familier (Cic., Fam. 9, 24, 2; Gell. 3, 18, 4; Plin. 9, 24; peut-être Plt., Mo. 129). La quantité de l'*i* ne se laisse pas préciser en latin; l'ombrien semble remonter à *\*iūō*. Interprété généralement comme un fréquentatif de *ēō* (cf. *iūō*); cf. cependant omb. *etians* « itent », *etato* « itātō », *ambr-etuto* « ambiuntō » (avec vocalisme radical *ei*), *irl. ethaid* « itat », gr. *ιτητέον* « itandum », cf. Vendryes, BSL 25 (76), 1, 45 sqq., qui supposent l'existence d'un type ancien non spécial au latin *\*iūā*, *\*iūā*. Composé : *adiūō*, Enn., Sc. 425. Dérivé : *iūiō* (cf. *cantō* et *cantiūō*, etc.).

**īter**, *ūteris* n. : hybride formé sur une flexion *īter*, *\*iūis* (non attesté, mais ancienne et qui représente un type indo-européen *\*ter-/ten-*, non attesté hors du hittite nom.-acc. *itar* « route » (?) et du tokh. A *ytār* « chemin », qui, étant féminin, doit être un dérivé de l'ancien mot attesté par lat. *īter*; v. Benveniste, *Origines*, p. 104; cf. le type lat. *iecur*), à laquelle s'est juxtaposée une flexion normalisée, *īter*, *īteris*. Sur *ūteris*



a été refait, en outre, un nom.-acc. *iūner* : 1° parcours, chemin parcouru, marche, voyage : *iter ire, facere, habere*; *in iūnere*; *iter omne uīarum*, dit Lucr. 2, 266; 2° par extension, confondu avec *uia* : route, chemin, passage : *qua ibant, ab itu iter appellabant*, Varr., L. L. 5, 35, cf. *uerum iter gloriae et uiam gloriae*, Cic., Phil. 1, 14, 33. Usité de tout temps; demeuré partiellement en roman; cf. ancien fr. *erre, errer* dans « chevalier errant », M. L. 4555; B. W. s. u.; un verbe *iterare* au sens de *ier facere* est attesté à basse époque. *Iter* a des dérivés attestés à basse époque : *itineror* = *δοιορῶ*; *itinerarius*, -a, -um; subst. *itinerarium*.

Pour *obier*, v. ce mot.  
Sur *eō, iter*, v. Ernout, *Aspects*, p. 145 et 156.  
-es(s), -itis m., second terme de composé : celui qui va; v. *comes*, -itis.

*Eō* a fourni de nombreux composés, dont certains ont des sens spécialisés, ainsi *ineō* « commencer », *intereō* « mourir », *perēō* « périr, être perdu », *ueneō* « être mis en vente » (en face de *perdō, uendō*). Alors, comme dans le cas de *uideō/aspiciō*, la langue a recouru à d'autres verbes pour exprimer l'idée d'« aller » dans les composés : cf. *ingredior, interueniō*, etc.

*abeō* : s'en aller de; skr. *apa-eti*, gr. *ἀπα-ετι*, got. *afiddja*; pél. *afēd* « abii »? Souvent confondu avec *habēō* dans les manuscrits, malgré les recommandations des grammairiens. Composé double, poétique : *transab-eō* (cf. *transabigo*).

Dérivés : *abitus*, -ūs m., *abiūō* (archaïque et rare), *Abeōna*, nom ou épithète de déesse protectrice de la marche de l'enfant, cité par Tertullien et saint Augustin, à côté de *Adeōna*, cf. *Pōmōna*; *abiūōrium* « latrina publica » (Inscr.).

*adeō* : aller vers, s'approcher, aborder; *aditus*, -ūs m.; *adiūō*, -ōnis (rare).

*ambiō* : v. ce mot.

*anti(e)ō* : aller devant, dépasser (sens propre et figuré). Scandé toujours *anteō, antire*, l'e de *ante* est purement graphique, comme celui de *de-* dans *deesse*. Un doublet ancien, *antiadeō*, est dans Plaute.

*circumeō* : aller autour, entourer, encercler, cerner; circonvenir. Synonyme également de *ambire*; dans la langue de la rhétorique, « user de périphrases ou de circonlocutions »; *circu(m)itus*, -ūs m. : 1° circuit, révolution; 2° terme de rhétorique = gr. *περίοδος* (Cic., Or. 61, 204) ou *περίπρασς* (Quint); *circu(m)itiō*, -ōnis f. : ronde, circuit; circonlocution (déjà dans Tér.; cf. *ambāgēs*). — Pour *circitiō* et *circitor*, -ōris, v. *circus, circum*.

*coeō* = *σύνειμι* : 1° aller ensemble, se réunir, se rencontrer, en particulier « se réunir pour délibérer », d'où *coetus*, -ūs « assemblée » (= *σύνδοκος*; cf. aussi le composé purement nominal *comitium* s. u.); 2° s'accoupler, s'unir charnellement, d'où *coitus*, -ūs m.; *coitiō* : 1° rencontre; 2° coalition, conspiration; 3° = *coitus* (tardif). *de-eō* (Sall., Stace?) : artificiel d'après *abire*.

*exeō* : sortir [de] (panroman dans ce sens, M. L. 3018); franchir, éviter (avec l'accusatif); se terminer; *exitus*, -ūs m. : sortie, issue; d'où « fin, résultat » et « mort », irl. *éiuth*; *exitiō* : sortie (rare); *exitium*, -ī doublet de *exitus*, spécialisé par litote (cf. *exitus exitialis* Cic., Verr. II 5, 12) dans le sens de « mort (violente), destruct-

tion » (donné à basse époque aussi à *exitus*, cf. Thes. V 2, 1538, 59 sqq.), etc., d'où *exitiālis*, -ābilis, -iōsus.

*ineō*, cf. ombr. *enetu* « initō » : 1° aller dans, entrer dans; 2° commencer (absolu : *ex ineunte aeuō*), et transitif : *inire magistrātum*, entreprendre; 3° saillir (en parlant d'un mâle), d'où connaître une femme, i. *fēminam*; *initus*, -ūs m. (rare et poétique) : approche (= *aduentus*); commencement (rare); ce sens est plutôt réservé à *initium* : commencement, début, origine; au pluriel, « éléments ». Dans la langue religieuse : 1° auspices pris au début d'une entreprise; 2° cérémonies d'initiation, mystères; M. L. 4440 a, et celtique : irl. *inūt*, britt. *ynydd, enes*. Dérivés : *initio*, attesté seulement dans la langue classique au sens « initier » et le plus souvent au passif *iniitiari* « être initié »; l'emploi dans le sens de « commencer » est très tardif et semble créé par besoin de renouveler l'expression. M. L. 4440 et \**cominiitiare*, M. L. 2079; B. W. sous *commencer*; *iniitiālis* (Apol.); *iniitiamenta* (Sén.); *iniitiatio* (Suét.); *iniitiator*, -trix (Tert.).

*intereō* : se perdre; par suite « être perdu, mourir »; *interitus*, -itiō; cf. skr. *antar-itah*; pour le sens donné par le préverbe, cf. *interdicō, interimō, interficiō*, M. L. 9676.

*intr(e)ō* : entrer dans; *introitus* : entrée (abstrait et concret), M. L. 4515.

*obeō* : 1° aller au-devant ou contre, rencontrer, survenir (= *occurrō*); parcourir; couvrir (*obducō*); affronter (o. mortem, d'où *obire*, absolument « mourir », cf. *occumbere, oppetere, occidere*); se coucher (se dit des astres = *occidō*); 2° entreprendre, et par suite « exécuter »; *obitus*, -ūs m. : 1° approche; 2° disparition, mort; coucher des astres (= *occāsus*). Irl. *obaid*, M. L. 6041 c.

*perēō* : disparaître, cf. Plt., Cap. 537, *utinam te di prius perderent quam peristi e patria tua*; périr, être perdu; cf. ombr. *per-etum* « peritum ». Sert de passif à *perdō*. Pas de substantif dérivé; *perditio* lui-même est très tardif (Lactance, Vulg.). Renforcé par *dis-* : *disperēō* (cf. *discrucio*). Le rapport avec *eō* a fini par n'être plus senti; la Vulgate a un futur *periet*. Panroman. M. L. 6415. Voir *per*. Pas de substantif.

*prae(e)ō* (prae) : aller devant, précéder. Dans le rituel, s'emploie en parlant du prêtre qui précède le magistrat en prononçant la formule consacrée : *praeire uerbis*, et simplement *praeire* « réciter le premier, dicter », et par suite « enseigner ». — Pour *praetor*, v. ce mot.

*praetereō* : passer auprès ou le long de; passer; dépasser; échapper à (*non me praeterit*); omettre, négliger; *praeteritus* : passé; d'où *praetertia*, -ōrum « le passé »; dans St Hilaire, traduit le gr. *τὸ παρελθόν*; *praetertitiō* (tardif) : omission = *παράλειψις*.

*prōdeō* : s'avancer, paraître au jour, [se] lever, pousser. M. L. 6768. Les dérivés *prōditiō, prōditus* sont à peine attestés et à très basse époque. La langue a évité les homonymies possibles avec *prōditiō* de *prōdō*.

*redeō* : revenir, M. L. 7145; *reditus, reditiō* (rare). *Rediculus* : -i *fanum extra portam Capenam fuit, quia accedens ad Vrēem Hannibal ex loco redierit, quibusdam perterritus uisis*, P. F. 355, 7.

\**sēd-eō* n'existe pas; le latin dit *sēcēdō*. Mais *sēditiō* existe à côté de *sēcessiō*; d'où *sēditiōsus*. Ancien (Plt.), usuel, classique.

*subēō* : s'approcher de; venir sous; venir à la place

de (cf. *succēdō*); subir, M. L. 8364; *subitus* : proprement « qui vient sans être vu » (nuance marquée par *sub*, cf. *subripio, sustrahō*, etc.) : d'où « soudain, subit », *subitō* « tout à coup », *subitiare* « arriver subitement » ou « surprendre », mot de basse latinité qu'on peut considérer comme un dénominatif de *subitus* ou un fréquentatif de *subire*, cf. Niedermann, Emerita, XII, 1944, p. 82; M. L. 8366 et 8365, *dē subitō*, M. L. 2607; britt. *disyfyd*; *subitiō* (Vulg.), -tor (Gloss.); *subitiarius* (déjà dans Plt.); *subitiānus* (époque impériale); *subitiānus* (Gloss.); *subitiātor* (Fulg.), d'après *festinātor*; \**subicula* « vêtement », M. L. 8361.

*trānsēō* : aller au delà, passer; *trānsire in* « se changer en »; *trānsire ad* « passer à ». Synonyme aussi de *prae-tereō*; *trānsitus*, -ūs; *trānsitiō*; *trānsitor* (Itala); *trānsitiōrius*; *trānsitiūsus* (terme de grammairie), M. L. 8855 a, b. Enfin, il est possible qu'il faille rattacher à *eō nequeō* et *quēō* : v. ces mots.

La racine \**ei-*, \**i-* fournissait un présent radical athématique qui n'était accompagné ni d'aoriste ni de parfait; pour ces aspects, on recourait à d'autres racines. Ce présent subsiste dans skr. *ēi* « il va », *imdh* « nous allons », *yānti* « ils vont », v. pers. *aītiy* « il va », gr. *εἶσι*, pl. *κῆν ἴσσι*, v. lit. *ēiū* « il va ». Pour avoir l'aspect « déterminé », le slave a recouru à un présent dérivé, v. sl. *idō* (de \**idg*) « je vais », à côté d'un infinitif *iti*. L'ombrien a tu « itō » et un passif *ier* « itum sit ». L'adjectif verbal en -to- a la forme brève : skr. *itdh*; le « supin », la forme \**eitu-*, skr. *etum*. Le latin a généralisé la brève, sauf peut-être dans *simiū*? L'osque *amfret* est sans doute à écarter, v. Vetter, *Hdb.*, p. 11. L'irlandais a un type supplétif, *tiagu* « je vais », etc., où le groupe de *eō* semble n'avoir pas de place. Sur l'aspect indéterminé de la racine, v. MSL 23, 242 sqq. Pour *comes*, v. ce mot.

*eō* : ablatif neutre singulier de *is* employé avec le sens causal « pour ceci, pour cette raison » et annonçant généralement un relatif qui suit : *eō... quod, quia, quoniam*; *eō... quō, ut, quā*. Joint à *id* dans le composé *ideō* « ceci parce ».

*eō* : particule locative « à ce point, jusque-là », *eō loci*, généralement avec idée de mouvement, de marche vers un but dans l'espace ou le temps; cf. *adeō, usque eō* (*eō usque*, M. L. 2877) (avec leurs correspondants relatifs *quoad, quousque*). S'oppose à *ibi*, qui indique le lieu sans mouvement, et à *inde*, qui indique le point de départ. *Adeō* : proprement « jusque-là » et « précisément », « à ce point, tellement » : *adeō... ut* « au point... que ». Ancien, usuel. Non roman.

*epiphania, -ōrum* n. pl. et *epiphania, -ae* f. sg., *epiphaniae* : emprunt au gr. *ἐπιφάνεια* [epē] fait par la langue de l'Église. M. L. 2879; passé aussi sous une forme savante en irl. *epiphain*.

*epiraedium* : v. *raeda*.

*episcopus, -i* m. : surveillant, gardien, protecteur. Emprunt au gr. *ἐπίσκοπος*, spécialisé dans la langue de l'Église au sens de « évêque ». De là : *episcopālis, episcopatus, episcopium, -pia, episcopō*, -ās, CIL V 7136, 1. M. L. 2880; germ. *bischof* « Bischof »; irl. *epscop*, etc.

*epistula, -ae* f. : preprement « envoi », Cic., Quint.

fr. 3, 1, 3, § 8, *uenio nunc ad tuas litteras quas pluribus epistulis accepi*, spécialisé dans le sens de « envoi de lettre », puis « lettre » elle-même (= *litterae, cōdicilli*).

Emprunt au gr. *ἐπιστολή*, mais latinisé, comme le montre le traitement u de o intérieur. Déjà dans Plaute, usuel, classique. Fréquent dans la liturgie romaine (fr. *éptre*) et passé par là en got. *†epistulans* acc. pl., irl. *epistil*.

Dérivés : *epistolāris, -rius. Epistolium, -licus* sont des transcriptions du grec.

*epithema, -atis* n. : topique. Emprunté par la langue médicale au gr. *ἐπίθεμα*, passé dans quelques langues romanes; it. *pūtima*, esp. *bizma*, etc. M. L. 2881.

*epitomē, -ēs* f. : abrégé. Emprunt au gr. *ἐπιτομή*, latinisé en *epitōma* (Flor.), d'où *epitomō, -ās* (rare, tardif).

*eporaediae* : v. *raeda* et *equus*.

*epulum, -i* n. sg. et *epulae* f. pl. (un singulier *epula* est attribué aux *antiqui* par P. F. 72, 18; la forme la plus fréquente est *epulae*; le neutre singulier désigne plutôt le repas dans son ensemble; le pluriel, le repas envisagé comme composé de plusieurs mets). Terme de rituel désignant un repas de sacrifice, un festin d'ordre religieux; cf. *epulum Iouis* et les *VII iuri epulones* chargés de préparer aux dieux les lectisternes, et P. F. 68, 26, *epolonos* (cf. Plt., Pe. 100, *coepulonos*, nominatif en -us refait sans doute sur le génitif pluriel *epulōnum*, d'après *colōnus*; cf. *cūriōnus, decūriōnus*) *dicebant antiqui quos nunc epulones dicimus. Datum est autem his nomen quod epulas indicendi Ioui ceterisque dis potestatem haberent*; id. 76, 16, s. u. *ferias* : *aliae* [sc. *feriae*] *cum festo, ut Saturnalia, quibus adiungebantur epulationes ex prouentu fetus pecorum frugumque*; Cic., Leg. 2, 25, 63; Off. 2, 16; Hor., C. 3, 8, 6, etc.; souvent un repas de funérailles (Cic., Vat. 3). En passant dans la langue commune, *epulum, epulae*, comme *daps*, ont pris le sens général de « repas, festin » et même « plat ». De là *epulāris* adj., *epulor, -āris* et ses dérivés, *coepulor* (Ambr.); *epulō* m., sert aussi de *cognōmen*. Ancien, usuel. Non roman.

Cf. sans doute *Ops, opēs, opus*, groupe qui se rattache à des mots indo-européens ayant une valeur religieuse; cf., pour la forme, v. isl. *afl*, v. angl. *afol* « force » et, pour le sens, skr. *āpah* « cérémonie religieuse », avec *ā*, à côté de *āpah* « opus », v. h. a. *uoba* « fête ». Le vocabulaire e, à côté de e, est normal; cf. *nebula*.

*equidem* : v. *quidem*.

*equifer* : v. *equus* et *ferus*.

*equirine* : *iusiurandum per Quirinum*, P. F. 71, 17. V. *ēcastor, edepol*.

*equirria* : v. *equus*.

*equisaetum* : v. *equus* et *saeta*.

*equus, -i* m. (*equos, ecus*), la graphie du nominatif et de l'accusatif *equus, equum*, qui est incorrecte, est à l'imitation des autres cas *equi, equō*, etc.) : 1° cheval; 2° machine de guerre analogue à l'aries, cf. plus bas, *eculeus*. — Nom ancien et générique de l'animal, auquel on a donné un féminin *equa* avec un datif-ablatif pluriel *equābus* dans la langue des éleveurs. Les noms particu-

liers sont *asturcō*, *caballus*, *canthērius*, *mannus* et, à basse époque, *burricus*, *burricus*. *Equus* n'a pas subsisté dans les langues romanes, cf. *caballus*; mais *equa*, terme spécifique, a survécu en partie, cf. M. L. 2883; B. W. sous *jument* (dans la lex Met. Vipasc., CIL II 5181, 1, 17, *equa* s'oppose à *caballus*, comme, dans la lex Salica, *iumentum*).

Dérivés : *equō*, -ās (*equor*?) : aller à la corvée de chevaux (terme militaire, cf. *agor*, *annōnō*, etc.); *equārius*, -a, -um (rare; cf. M. L. 2884, *equārius* > esp. *yegüero*); *equinus*, M. L. 2884 a; *equinālis* (tardif); e. (*herba*) *prèle*; *equile* (*equale*, Mul. Chir.) n. : écurie; *equiō*, -īre : être en chaleur; *equimentum* : prix de la saillie (cf. *catulō*); *equiō* (*equiō*), Gloss., d'après *mulō*, et *equisius*, Iul. Val.) : palefrenier (cf. *agāsō*); *equohus*, *eculus*, -a; *eculeus* : 1° poulain; 2° chevalet; instrument de supplice, sans doute sorte de pal, sur lequel on plaçait les esclaves pour en obtenir des aveux, cf. *hinnus* [h]in[n]uleus;

*equus*, -itis m. : cavalier (le sens de « cheval » que signalent certains grammairiens, à la suite d'Aulu-Gelle 18, 5, dans un exemple d'Ennius, *quadrupes equus* (A. 237), est douteux; sans doute faut-il entendre l'expression d'Ennius comme formée d'un groupe asyndétique désignant le cavalier et sa monture; toutefois, cette interprétation erronée a entraîné quelques emplois, sporadiques et tardifs, de *equus* avec le sens de *equus*, notamment dans Grégoire de Tours, cf. Bonnet, *Le latin de Grég. de Tours*, p. 284; voir les exemples dans le Thes. V 2, 717, 20 sqq., et les justes doutes de F. Haverfield, *Class. Rev.* 13 (1899), p. 305). Au pluriel, *equitēs* : chevaliers, membres de l'ordre romain de ce nom, qui comprenait à l'origine les hommes appelés à servir dans la cavalerie (*equitātus*) et qui, par la suite, a désigné une catégorie de citoyens possédant un certain cens et certains droits, mais qui, dès la fin de la république, avaient cessé de faire un service militaire particulier. De *equo*-is? Pour la formation, cf. *ἐκπότης*. — De là : *equester*, -tris, -tre (ou aussi un masculin *equestris*) : de cavalier ou de chevalier; *equiō*, -ās : monter à cheval, servir dans la cavalerie, manœuvrer (= *ἐκπιδω*), d'où *ab-*, *ad-*, *circum-*, *in-*, *inter-*, *ob-*, *per-*, *practer-*, *super-equitō* (époque impériale); *equitābilis* (= *ἐκπιδω*) et *inequitābilis* (= *ἀνικπιδω*), Curt.; *equitātus*, -ās m.; *equitum* n. : haras; *equitārius*, M. L. 2885.

Composés : *equirria*, -ōrum n. pl. (*equiria*, *ecurria*) : courses de chevaux, cf. Varr. L. 6, 13, et Götzel-Schoell, *ad loc.*, de *\*equi-curria* avec haplogie; *equisactum* (*equisactis*, *equisēta*) : *cauda caballī*, prèle des bois (= *ἐκπιδω*), M. L. 2884 b, B. W. s. u.; *equiferus* (Plin.), *equifer* (Gloss.) : cheval sauvage, cf. *ouifer*, *caprifer*, fait d'après le type grec *ἐκπιδω*; *equimulga* m. (Sid.), trad. du gr. *ἐκπιδω* (Hom.), cf. *caprimulgus*.

*Equus* répond à *\*epos* du gaulois (dans *Epo-* des noms propres et *eporēdiac* dans Plinie), irl. *ech*, v. angl. *coh* (cf. got. *aihwa-* dans le composé *aihwatundi*), skr. *āpvaḥ*, av. *aspō*, v. perse *asa-*. Le *qu-* répond ici à *-k* + *ω*, comme on le voit par l'indo-iranien, par lit. *asvā* (v. lit. *escha*) « jument », et par le -π- ou -κ- de gr. *ἐκπιδω*, *ἐκπιδω* (dont l'i est inexplicable, v. Boisacq, s. u.). Le féminin *equa* est une formation nouvelle, comme lit. *asvā* et skr. *āpva*; le gr. *ἐκπιδω*, masculin-féminin, con-

serve l'état de choses indo-européen. Le cheval avait pour les chefs indo-européens une grande importance, à cause de l'usage du char de guerre; cf. *currō*.

Lat. *equus* doit être ancien, à en juger par gr. *ἐκπιδω*. Par opposition à *equus* a été fait *pedes* (v. ce mot sous *pēs*). *Equisō* semble fait sur *agāsō*, lui-même obscur.

(h)ër, èris m. : 1° hérissure; 2° machine de guerre composée d'une poutre hérissée de pointes de fer qu'on plaçait devant les portes pour en défendre l'entrée. La forme monosyllabique est rare et on y substitue ordinairement un dérivé : *ëricius*, -i m. C'est *ëricius* (sur l'i, v. Thes. V 2, 776, 46), qui a survécu dans les langues romanes, dont certaines formes supposent *\*ëriciō*, -ōnis, M. L. 2897. Panroman. V. B. W. s. u. On trouve aussi, à partir de Plinie, *ërinaceus* (vulg. *irē-*) (d'après *gallināceus*), qui désigne aussi un autre animal, *hyrax syriacus*, ou le lapin? V. Thes. s. u.

Adjectif : *ëricinus* (Aug., joint à *leporinus*). Les gloses ont aussi un adjectif *ëriciātus* (noté *iri-*), CGL V 542, 30 : *hirsutus*, *iriciatus*, cf. fr. « hérissé ».

La perte de l'h initial dénonce un mot de la campagne. Plaute, Capt. 184, a un accusatif *irim* qui, si la forme est exactement transcrite, a un i issu de *ë* également dialectal. A côté de ce mot, les Latins ont emprunté au gr. *ἐχίνος* la forme *echinus* pour désigner l'« oursin » (cf. Plt., Rud. 297) et le hérissure en tant que comestible. *Echinus* a été aussi emprunté dans le sens de « échine d'un chapiteau » (Vitr.), de « pot en métal », d'« écorce de châtaigne », tous sens qui appartiennent à des langues techniques. Il en a été tiré un adjectif *echinātus* (Plinie). Le mot est demeuré dans quelques dialectes italiens avec le sens de « oursin », M. L. 2825.

Le seul correspondant exact est *χρῆ* *ἐχίνος*, Hes. Mais le nom semble apparenté à une série de mots désignant des « piquants durs » tels que v. h. a. *grōt* « pointe de rocher, arête de poisson, barbe d'épi », v. angl. *grau* « moustache », irl. *garb* « rude », etc.; tout ceci probable, mais lointain. Cf. peut-être aussi *χοῖρος* « porc », de *\*χοῖρος* — et, plus loin, *hīrpus*, *hīrtus* et *horreō*?

*erelcō* (her-), -is, (h)erctum, -eere : partager une succession entre les héritiers. Terme de droit usité dans les expressions *actio familiae* (*patrimonii*, *rei familiaris*, *hereditatis*) *erelcundae*; et (h)erctum « partage »; (h)erctum *ciere* « appeler les héritiers à partager l'héritage » (*erctum* est ici un supin et l'expression équivalait à *diuisum prou-cāre*), et (h)erctum *citum*, non *citum*, cf. P. F. 72, 20, *herctum citum* (*diuisio patrimonii*) (suppl. Heraeus) *quae fit inter consortes*; Gell. 1, 9, 12; Serv., Ae. 8, 642 (à propos de *ercto* non *cito*); et le composé *inercita* : *indiuia*, P. F. 97, 27.

Mot technique et rare, dont le sens exact était perdu à l'époque classique, cf. Cic., de Or. 1, 327; la graphie sans h est mieux attestée; l'h semble dû à l'influence de *hērēs*. Non roman.

Pas d'étymologie claire.

*erēmūs*, -a, -um, adj. : désert; *erēmūs*, -i f., subst. Emprunt tardif venu par l'Eglise au gr. *ἐρημός*, en un temps où les oppositions de quantité ne subsistaient plus. Prudence le scande *ërēmūs* (en conservant la place de l'accent; cf. *butyrum*) et les formes romanes remontent à ce type, cf. M. L. 2891, *ëremus*. Le dérivé *erēmīta* est emprunté à *ἐρημίτης*, M. L. 2890. On a aussi

*erēnia* (Ital.); *erēmōsus*; *erēmīdō*, -mīdās; *erēmīticus*; *erēmīdō* (Cass. Fel.); *erēmōdicium* « défaut, contumace » = *ἐρημοδικιον* (Ulpien).

*ergā* : v. *ergō*.

*ergastulum*, -i n. : prison d'esclaves. Sans doute adaptation de *ἐργαστήριον*, avec désinence latine (d'après *stābulum*, *uinculum*). De là *ergastilis* (lire *-stul-*?) « esclave en prison » ou, d'après Non. 147, 5, « gardien de prison » (Lucil.); *ergastulāris*, *ergastulārius* (époque impériale). Le mot proprement grec *ἐργαστήριον* a été emprunté tel quel au sens de « atelier ». A la même famille appartient *ergata* m. « cabestan », de gr. *ἐργάτης* (Vitr.), demeuré en roman, M. L. 2894.

*ergō* : particule invariable, qui peut s'employer absolument comme conjonction ou comme postposition avec un complément au génitif : *corruptum significat idem quod apud Graecos οὐκ οὖν* (la scansion *ergō* indiquée par Festus n'apparaît qu'à partir d'Ovide, cf. Quicherat, *Thes. poet.* s. u., et Thes. V 759, 10 sqq.; c'est un effet de la tendance à abréger les voyelles finales, d'abord dans les groupes iambiques, puis dans tous les autres groupes); *producte idem quod χάρις*, *hoc est gratia*, *cum scilicet gratia intellegitur pro causa*. *Sed illud superius etiam sine exemplis notum est; hoc inferius sic formatur cum dicimus de aliquo : status donatus est honoris uirtutis ergo*, i. e. *honoris uirtutis causa*, P. F. 73, 1. Les deux emplois se ramènent au sens unique de « en conséquence de ». *Ergō* employé absolument est souvent joint à une interrogation ou à un ordre pour les renforcer, comme donc, ainsi donc du français : « va donc, c'est donc toi ». On le trouve aussi dans un récit pour reprendre un exposé interrompu par une digression : « je disais donc ». Souvent renforcé par *igūtur*, *itaque*. Dans ce sens, *ergō* est fréquent, mais n'a toutefois pas survécu dans les langues romanes en dehors de la langue scolastique; v. B. W. sous *ergo* et M. L. 2895. *Ergō* avec le génitif est archaïque; il est surtout conservé dans des formules de la langue officielle ou juridique et semble disparu de la langue parlée; cf. Thes. V 759, 27-79. Ni Plaute ni Térence, qui emploient *ergā*, ne le connaissent. A l'époque classique, seule la langue de la poésie épique en a conservé quelques traces; cf. Lucr. 3, 78 et Commentaire de Ernout-Robin, ad loc. *Ergō* est toujours postposé au substantif qu'il détermine : *uirtutis ergo*, *cuius rei ergō*. Cet usage (comme l'emploi du génitif avec le mot) est en faveur de l'origine nominale de *ergō*; cf. la construction de *causa*, *gratia*, *fini*, *tenuis*; et *ergō* est sans doute formé de la préposition *ë* plus l'ablatif d'un substantif verbal de *regō* : *\*ë regō* « en partant de la direction de », locution dans laquelle la voyelle brève interne aurait été absorbée phonétiquement après r. V. aussi *corgō*. Sur la fréquence d'emploi de *ergō*, *igūtur*, *itaque* chez les auteurs, v. Thes. V 2, 760, 26 sqq.

A *ergō* se rattache *ergā*, sans doute formé analogiquement sur les couples *ultrō/ultrā*, *citrō/citrā*, etc. *Ergā* est seulement préposition, jamais conjonction. Il s'accompagne de l'accusatif et signifie « dans la direction de », au sens local (rare, attesté à basse époque, mais sans doute par reprise de l'usage ancien), et plus fréquemment « à l'égard de, envers » (sens classique et fréquent, qui s'est conservé dans toute la latinité). Dans

la langue de Plaute, *ergā* est le plus souvent postposé au mot qu'il qualifie, comme *ergō*, e. g. Trin. 1128, *si quid amicum erga bene feci*. Mais, à mesure que l'origine nominale de la préposition s'est effacée, cet usage s'est perdu et, chez Cicéron, *ergā* précède toujours le mot qu'il détermine. Les grammairiens latins enseignent qu'*ergā* s'emploie seulement avec idée de bienveillance, au rebours de *in*, qui marque une idée d'hostilité; mais la distinction est loin d'être observée, surtout dans la langue familière. *Ergā* est peut-être conservé en vieux portugais, cf. M. L. 2892.

*erica*, -ae f. : érice, bruyère en arbre. Emprunt au gr. *ἐρίκη*, latinisé à côté de la transcription *erice*; de là *ericaceus*, *\*ericula*, -ae. M. L. 2896, 2898.

*ërigō* : v. *regō*.

(h)erneum, -i n. : sorte de gâteau, cuit dans un pot, (*h)irnea*, dont fait mention Caton, Agr. 81. Peut-être mot dialectal, cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. *irnea*.

*ërō* : v. *aerō*.

*errō*, -ās, -āul, -ātum, -āre : 1° errer, aller à l'aventure (d'où *errantes*, Cic., N. D. 3, 51 = *πλανήτες*; *inerrantes* = *ἀπλανείς*); 2° sens moral « s'écarter de la vérité, se tromper »; *auis errat saepe animus*, Lucr. 3, 463, etc. Ancien (Plt.), usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 2904.

Dérivés : *errō*, -ōnis m. : vagabond (Hor.); *errōneus* (époque impériale) = *ἄληθης* « pécheur, hérétique »; *error*, -ōris (ancien, usuel, classique; cf. *amor/amō*); *errāiō*, -tor, -tus, -ūs (raret et tardifs); *errātum* (cf. *peccātum*); *errābūndus* (Catul., Lucr.; cf. plus tard *uagābūndus*); *errāticius*, cf. Gell. 3, 102; M. L. 2905; *errātīlis* (-cius) (surtout terme de la langue rurale, où il se dit des plantes); *errulus*, *errolus* (Évagr.); *errātīus* (attesté par le témoignage des langues romanes), M. L. 2906; *errantia*, -ae (Accius).

Composés : *aberrō*, M. L. 19; *dē(ë)rrō*; *exerrō* (latin impérial), M. L. 3005; *inerrō*; *oberrō*; *pererrō*, qui à l'époque impériale remplace *peragrō*, *percurrō*, par besoin de substituer une expression neuve à une locution usée.

Formation en -ā d'un radical (peut-être désidératif) *\*ers-* qui se retrouve nettement dans got. *airzeis* « *πλανώμενος* », *airzjan* « *πλανών* » (causatif). Le rapprochement avec le groupe de skr. *irasyati* « il se met en colère » est fuyant de toute manière.

*ërūca*, -ae f. (*ërūcum* n. tardif) : 1° chenille; 2° roquette, plante dont la tige velue rappelle la chenille. Attesté depuis Horace, mais sans doute ancien. Cf. peut-être le nom propre *Erūcius* (mais la quantité de l'u est contestée). M. L. 2907. Les formes *ërūca* (Plin.), *ërūca* sont influencées par *ürō* en raison de la vertu aphrodisiaque de la plante. Cf. *fesūca*, *lactūca*, etc., et *ër?*

*ërudiō* : v. *rudis*.

*ërūgō* : v. *ruō*.

*erūs*, -i m.; *era*, -ae f. (forme ancienne *esa*, *domina* dans les Gloses?); la graphie avec h, *herus*, influencée par *hērēs*, est incorrecte; maître, maîtresse, par opposition à *seruus*, *famulus*. Le mot est souvent mis dans la bouche des esclaves, e. g. Plt., Am. 452 (c'est Sosie qui



parle], *nonne erae meae nuntiare quod erus meus iussit licet?*

Dérivé : *erilis*, archaïque (Plt., Enn., Tér.) et repris par les poètes de l'époque d'Auguste (pas d'exemple dans la prose). Fait sans doute d'après *seruilis*.

Composé : *erifuga*, Catulle 63, 51, fait sur *trānsfuga*. D'après Festus, P. F. 73, 7, il aurait existé un substantif *eritudo*, synonyme de *seruitudo* et formé comme lui. Mais il n'y en a pas trace dans les textes, pas plus que de *eritium* (Gl.) fait sur *seruitium*.

*Erus*, concurrencé par *dominus*, est rare ; la prose classique ne l'emploie guère (Cic., Off. 2, 7, 24 ; Rep. 1, 41) ; il ne semble plus attesté après Horace et n'est pas représenté dans les langues romanes.

Le gaulois a, dans les noms propres du type *Esus*, un thème *esu-* qui semble être un nom de divinité, mais avec *ē*, d'après Lucain 1,445, qui ne s'accorde pas avec l'*ē* de *erus*. On a vu dans *erus* un ancien mot, employé notamment avec valeur religieuse, qui se retrouve soit dans hitt. *ēša-* « maître », cf. J. Friedrich, *Helhet. Wörterb.*, dans le thème iranien *ahū-* « maître, génie présidant à quelque chose », et dans le nom religieux skr. *śuraś* = av. *ahura-*, désignant un type de divinités de caractère moral. On aurait donc ici un terme de l'ancien vocabulaire religieux conservé en indo-iranien et en italo-celtique, mais devenu profane en latin. Mais le rapprochement de skr. *ahū-* est contestable, et, sauf *densus*, et *domus*, il n'y a guère d'exemple d'un thème en *-o/-e* latin correspondant à un thème en *-u* indo-iranien.

*eruscum* -I n. : nom tardif de la ronce, *rumex* (Misc. Tir. 55, 4 et 7), *ruscus, rubus*, cf. André, Rev. Phil. 1954, p. 56.

*eruum*, -I n. (*erustus, -oris* n., Venant. Fort. 327, 10) : ers, lentille. Attesté depuis Plaute ; *erulia*, -ae f. : petite lentille, genre de gesse ou de vesce ; *a Græco sunt dicta, quia illi eruum* ἔρουον, *erulium* ἐρῦλιον appellat, P. F. 72, 20 ; M. L. 2909 ; *erūceus* (Theod. Prisc.). Les formes romanes remontent à *eruis, -oris* (v. fr., prov. *ers*) et à *erum* (e. g. catal. *er*), attesté, du reste, dans les gloses, CGL III 390 ; M. L. 2910, et *Einf.* 3, p. 134 ; J. B. Hofmann, *Gnomon*, 14, p. 42. Passé en v. angl. *earfe*.

Le rapport avec gr. ἔρουος « vesce » et ἐρῦλιον « pois chiche » est d'autant plus difficile à établir que le suffixe *-ivō-* indique, pour le grec, un emprunt à une langue égéenne. D'autre part, un mot semblable se retrouve en germanique, mais avec un *o* qui exclut le rapport avec β du grec : v. h. a. *araweiz* « pois », etc. Il s'agit sans doute d'emprunts indépendants dans chacune des trois langues à une langue inconnue d'un pays dont l'ers est originaire, sans doute l'Asie Mineure, ou de la Méditerranée orientale. Cf. *cicor*.

*erysipelas*, -ātis n. : emprunt fait par la langue médicale au gr. ἐρυσιπέλας, passé dans la langue populaire et de là dans quelques langues romanes (it. *risipola*). M. L. 2911.

*ēscā, ēscāriola* : v. *ēdō*.

*eschara, -ae* f. : escarre. Emprunt livresque au gr. ἑσχάρα, passé dans la langue commune sous des formes altérées, *escara, scara, iscara, asc(a)ra*, d'où *ascaroticum*,

qui ont survécu dans les langues romanes. M. L. 2915 a. *eseō, -is* : v. *sum*.

*esox* (δ?), -oēis m. (et *isox, isex, issicius tardife*) : poisson du Rhin, sans doute le saumon (Pline). De la *escocina* f. « vivier pour l'esox ». Mot étranger, dont le celtique a l'équivalent : *irl. eo* (gén. *iach*), gall. *eog* « saumon » ; la finale rappelle *camōz*.

*Esquiliae* : v. *colō*.

*essedum, -i* n. (*essedā, -ōrum* n. pl., d'où *essedā, -ae* f.) : chariot à deux roues. Le mot et l'objet qu'il désigne ont été empruntés aux Gaulois par les Romains. Attesté à partir de César et Cicéron. Virgile le qualifie de *Belgica*, G. 3, 204. Cf. *carrus, pelorritum, carpentum*, etc.

Dérivé : *essedarius* (déformé en *assidarius*, GIL XIII 1997).

*essentia, -ae* f. : essence. Terme philosophique qui semble avoir été créé par Cicéron (cf. Sen., ad Luc. 58, 6, et Sidoine, Epist. [carmen 14] 4), quoique Quintilien en attribue l'invention soit à un certain Plautus, soit à Sergius Flavius (Verginius F. *Spalding*, Sergius Plautus *Teuffel*) ; v. Thes. V 2, 862, 53 sqq.). Traduit ἡ οὐσία. A été bâti sur *esse* d'après le type *pati, patiēns, patientia* ; *sapere, sapiēns, sapientia*. Il n'y a pas de participle *\*essēns* ; cf. Aug. loc. hept. 3, 32, p. 577, 3, dans Thes. V 3, 1875, 35. *Essentia* a pu servir de modèle à *substantia*, attesté à partir de Sénèque. *Essentia* a remplacé *nātūra*, trop général et imprécis ; cf. Aug., mor. Manich. 2, 2, 2. Ne figure dans les textes qu'à partir d'Apulée ; a été répandu par les théologiens : de là les dérivés tardifs *essentialis, -līter, -lītās*, et même *essentiās*. V. Pignaniol, *L'Empire chrétien*, p. 370-371 et la n. 30 ; Blaise, *Dict. s. u.*

*et* : et ; particule servant à unir deux mots et deux phrases. S'emploie pour ajouter quelque chose à une idée déjà exprimée : « et aussi, et de plus, et même », Plt., Amp. 266 sqq., *etenim uero quoniam formam cepi huius in medi et statum | decet et facia moresque huius me habere similis item* ; ou, avec valeur temporelle, pour indiquer qu'une action succède à une autre : « et alors ; et après », cet emploi indiquant le sens ancien. *Et... et*, répété deux ou plusieurs fois, sert à marquer, comme le gr. *xal... xal*, une connexion spéciale entre deux ou plusieurs termes : « à la fois... et », Plt., Bacch. 427, *et discipulus et magister perhibebantur improbi*. Et peut accompagner les adjectifs et les adverbies marquant la parité ou la ressemblance, mais cet usage semble secondaire et résulte de la confusion qui s'est établie entre *et* et *aque*, ac. Du reste, dans ce rôle, la langue a toujours préféré cette dernière particule. *Et* tend à remplacer l'enditique *-que*, dont il est synonyme et avec lequel il peut être en corrélation ; cf. Cic., Brut. 302, *memor et quae essent dicta contra, quaeque ipse dixisset* ; de même que, lorsqu'un des deux termes est négatif, la corrélation est *et... neque* ou *neque... et* (et non pas *et non*, qui a un sens spécial « et non pas ») ; cf. Cic., Fam. 10, 1, 4, *nec miror et gaudeo*. Usité de tout temps et, dans la langue populaire de l'époque impériale, élimine peu à peu ses synonymes. Panroman. M. L. 2919 (sur des emplois de *sic* au sens de et dans les langues romanes, notamment en roumain, v. M. L. 7892 et Stolz-Leu-

mann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 659). Est souvent joint à *nam* : *nam et, cf. xal γὰρ* ; forme avec *enim* le composé *etenim* « et aussi ». Cf. aussi :

*etiam* : particule de liaison, temporelle ou de renforcement, obtenue par la juxtaposition de *et* et *iam* dont l'*i* a été vocalisé : *etiam*, cf. *nunciam, quoniam*. Le sens premier était temporel : « et maintenant, maintenant encore », e. g. Varr., L. L. 6, 54, *ibi olim fano consumebatur omne quod profanum erat, ut etiam fit quod praetor urbanus quotannis facit*. Cf. *nōn...etiam* « pas encore ». Sur cet emploi s'est greffé le sens de « encore, aussi, de plus, et en outre, même ». *Etiam* est souvent joint à *quoque* ; il peut être répété dans le groupe d'insistance *etiam atque etiam* « encore et encore ». Joint à *sed*, il s'oppose à un *nōn modo* (n. *solum, tantum*) précèdent : *nōn modo... sed etiam*.

*Etiam* sert encore de particule affirmative « et (cela) encore », voisine de notre « oui » : cf. Cic., Mur. 31, 65, *miser cordia commotus ne sis... Etiam... In sententia permanento*. — *Vero...* ; et il arrive à s'opposer à *nōn* : *aut etiam, aut non* = « soit oui, soit non » ; cf. Hor., Sat. 2, 5, 91. *Etiam* est le premier terme de juxtaposés qui tendent à se souder : *etiamdum, etiamnunc* (-num), *etiamtum, etiamsi* (cf. *etsi*, dont il est le renforcement).

L'ancienne particule *\*eti* se retrouve dans gr. *ἐτι* « de plus, encore ». En péligien et en ombrien comme en latin, elle a servi à signifier « et » à côté d'un plus ancien *enom, enu* (et *enem, ene*) « tum », osq. *inim, v. enim*. Le gaulois a *etic* « et ». Le gothique a différencié *ip* « alors, mais, et » du premier terme de composé *id-dans id-weit* « οὐδεὶς ». Au sens de « au delà », qui paraît être le sens initial, l'indo-iranien a skr. *atī*, av. *aiti*, v. perse *atīy*. — Un développement de sens analogue s'observe pour *\*ēpi* : cf. skr. *api* « en outre, aussi », gr. *ἐπὶ* « sur », à quoi répond arm. *ew* « aussi, et » (synonyme exact de lat. *et* et *etiam*) ; et de même pour gr. *xal* dont l'étymologie n'est pas exactement connue.

Sur une parenté lointaine avec *ad*, v. ce mot, in fine.

*etā* : conjonction, semblable au gr. *xal* et, introduisant une restriction à une affirmation précédemment énoncée. Peut avoir une valeur : 1° coordonnante, comme gr. *xalrep, xalrot*, e. g. Cic., Att. 9, 10, 2, *do, do poenas temeritatis meae. Etsi quae fuit illa temeritas !* « Et pourtant... » ; 2° subordonnante, comme gr. *xal d* « même si », c'est-à-dire « quoique », avec souvent *tamen* pour corrélatif. Peut être renforcée de *iam*, d'où *tametsi*, ou de *tamen*. Ancien, usuel et classique ; semble évité par la poésie de ton élevé (un exemple dans Vg., Ae. 9, 44). *Etiamsi, tam(et)etsi* appartiennent plutôt à la langue parlée. Voir le tableau des emplois de *etsi, etiamsi, tametsi, tamenetsi* dans le Thes. V 2, 964, 75 sqq. ; les deux derniers beaucoup plus rares. Cf. *quamquam*.

*eu, euge, eugapae* : bien, bravo. Exclamations de la langue comique, empruntées au gr. *εὖ, εὖτε, εὖγε* (πα-) *καί*.

*euallō* : v. *uannus*.

*eu(h)āns* : criant « évohé ! ». Participe-adjectif créé par les poètes (Catul., Vg.) à l'imitation du gr. *εὐδαίμων* ; cf. *euo(h)e* = *εὐοί*. La forme livresque *euāns* a gardé le vocalisme du modèle grec, tandis que dans *euō, -ds*, l'*o* est conforme à la phonétique latine ; et la différence de sens s'est accompagnée d'une différence de forme.

*euax* : hurrah ! Exclamation marquant la joie (Plt., Enn.) sans doute empruntée à un gr. non attesté \**εὐάξ* ; cf. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 27. Cf. *euhān* ; *euohe, eu(h)āns* de *εὐών, εὐοί*, etc.

*eugeneus, -a, -um* : noble, généreux. Épithète du vin, de la vigne. Mot de la langue rustique (Caton, Colum., etc.), emprunté à un gr. \**εὐγενεῖος*, ou latinisation de *εὐγενής*.

*eugium, -i* n. : -um *media pars inter naturalia muliebria*, Non. 107, 26. Du gr. *εὐγεῖον*, cf. *εὐγεῖος* « fertile ». Seulement dans Lucilius et Labérius.

*euīdēns, -dēntis* : qui se voit de loin, évident ; *euīdēnter* adv. Adj. employé par la langue philosophique à partir de Cic., Acad. 2, 17 et 18, pour traduire *εὐαργής*, comme *euīdēntia* traduit *ἐνδοξεα*. Sur *euīdēns* a dû être bâti *euīdeor* qu'on lit dans Arnobe. Le sens médiopassif de l'adjectif se retrouve dans *uehēns* « qui est véhiculé » en face de *uehō* « je véhicule », *gignēntia* « les créatures » en face de *gignō* « j'engendre », *animāns*, etc.

*eunūchus, -i* m. : eunuque. Emprunt au gr. *εὐνούχος*, attesté depuis Térènce.

Dérivés : *eunūchō, -ās* (Varr.) ; *eunūchiō, -ās* (Ital., à côté de *eunūchizō*) ; *eunūcha* (Soran.). Irl. *eunach*, britt. *evnych*.

*ex, ē, ec-* : préverbe et préposition. La forme de la particule dépend de l'initiale ou du groupe initial du mot suivant. *Ex* est constant devant voyelle, *ec* ne se rencontre qu'en composition devant *f* : *ecferō, ecferāi, ecferus*, etc., du reste, le *c* du préverbe tend à s'assimiler : *efferō*, etc. *Ex* préverbe se réduit à *ē* devant les sonores *b, d, g* et les sonantes *l, m, n, r, i* et *u* : *ēbibō, ēdicō, egredior, eligō, ēmitō, enatō, erigō, ē(i)ciō, euadō* (cf. *sēuiri*) ; il subsiste aussi devant *c, qu* : *excursiō, equirō* (peut-être réduit dans la prononciation à *es-*, comme le montre la graphie *esquiliae*), devant *s* : *essequor, ecastō* (prononcés *ezequor, exiō*, qui sont, du reste, graphiquement attestés) ; devant *t* : *extrahō*. Devant *p* on a indifféremment *ē* (d'après le type *ēbibō*) ou *ex* : *ēpōtus*, mais *expellō*. V. Ernout, *Philologica* II, p. 198 sqq.

Pour *ex* préposition, les règles, tout en étant généralement les mêmes que pour *ex* préverbe, sont moins strictement suivies. Ainsi on trouve constamment *ex* léger, *ex parte, ex loco*, et inversement *ē somnō*. On lit dans Cic., Rep. 6, 14, *qui ex corporum uinculis tamquam a carcere euolauerunt*. D'une façon générale, la langue familière ou parlée préfère *ex* ; *ē* est une forme de la langue écrite. Le sens premier est : hors, hors de (avec la nuance « de l'intérieur de »), et *ex* s'oppose à *in*, comme *ab* s'oppose à *ad*. Ce sens explique que *ex* s'accompagne de l'ablatif. *Ex* préposition s'emploie avec les verbes l'ayant déjà pour préverbe : *exire ex urbe* (comme *exire urbe*), et aussi, par extension, avec des composés de *dē-* ou de *ab-* : Cés., B. G. 4, 2, 3, *ex equis desiliunt*. Sur le sens de « hors de » se sont greffés différents sens dérivés : 1° en quittant, à la suite de (sens temporel), à partir de ; 2° à la suite de (sens causal), conformément à (*ex animi sententiā*, etc.), du fait de, d'après, selon ; 3° « de », marquant de quelle matière un objet est fait ou tiré : *statua ex aurō*. A ces sens dérivés se rattachent diverses locutions qui se sont fixées

dans un sens donné : *ē regiōne* « en partant de la direction, en ligne droite », *ex rē* « en partant de l'intérêt de, conformément à l'intérêt », etc.

En composition, ex marque l'idée de sortir : *ex/ēdē, gradior/ēgrediōr, rudis/ērudīō*; quelquefois avec une idée accessoire de mouvement vers le haut : *efferrō* (ec-), *extollō, ēuehō*. A cette idée s'apparente l'idée d'absence ou de privation; d'où les composés du type *expers, exsanguis, ēdentulus, exanimis*, etc., avec les dénominatifs *exossare* (Plt.), *exanimare*, etc. Dans les inchoatifs, ex- marque le changement d'état, le passage d'un état à un autre : *exandescō, efferruscō*; de même dans les dénominatifs du type *efferrō* (de *ferus*), *externō, exacerbō*, etc. A l'idée de sortir s'est jointe l'idée d'achèvement : *bibō/ēbibō, doceō/ēdoceō, faciō/ēficiō, hauriō/exhauriō*; cf. *puiser/épuiser*. Dans cet emploi, la force du préverbe est souvent affaiblie et le composé n'a d'autre sens que le simple, cf. *uinciō/ēuinciō, uitiō/ēuitiō*, d'où, à basse époque, des formes comme *ēlanguēō, ēlanguēscō*. Certains de ces composés sont des calques du grec, comme *expurgō* = *ἐκκαθαίρω*; *ēmungō* = *ἀπομύσσω*. Ex a servi aussi, comme ab et surtout de, à renforcer des formes adverbiales : *exaduversus* (-eum) = *aduversus* « en face », tiré de *ex aduersō*; *ē contrā* (Itala); *exinde, exin*; *exim* (qui n'est pas identique à *exin*; cf. *illim, istim*), *exin* (depuis). Usité de tout temps. Comme ab, ex a été supplanté dans les langues romanes par *de*, mais a fourni de nombreux composés verbaux, à valeur intensive ou privative, dans les langues romanes; cf. M. L. 2928 sqq.

Dérivés : *exter* (*exterus*) : du dehors, étranger. Classique (Cic., Cés.), cf. M. L. 3086, et *extera*, 3087, les « êtres » d'une maison; employé surtout au pluriel : *-ae gentēs, natiōnēs*. Bien que comportant déjà un suffixe de comparatif, *exterus* a été doté d'un comparatif *exterior*, -ius (opposé à *interior*), cf. *exterius*, M. L. 3089, et d'un superlatif *extrēmus* « le plus éloigné, extrême », de sens local et temporel, physique et moral, formé sans doute à l'aide du suffixe -*mos* sur un instrumental en -*ē*, cf. *postre*-, *suprēmus*; ou formation analogique d'après *dē-mum*? Subst. n. *extrēmum* « extrémité ». Ce superlatif est la forme la plus employée; à basse époque, on lui crée un comp. *extrēmior* (Apul.) et un superl. *extrēmissimus* (Tert.); cf. *postrēmissimus*, etc. M. L. 3103 et 3101, *\*extrēmāre*. Un autre superlatif est *extimius*, issu de *\*ex-tomos*; cf. *intimus*. Rare, non attesté après Pline. A *exter* se rattachent *extrā* (*extrad*, S. C. Bac.) : adverbe et préposition (suivie de l'accusatif) « au dehors » (s'oppose à *intus*); « hors de » (s'oppose à *intrā*), puis « sans » (cf. *cūrā*), « sauf, excepté ». M. L. 3095. L'osque a de même *ehtrad* « extrā »; l'ombrien *apehtre* « ab extrā ». Composés : *extraordinārius* (classique); *\*extrō* (cf. *intrō*), conservé dans *extrōreum* (-sus), M. L. 3104, d'où Afranius, sur le modèle de *intrō*, a tiré un verbe *extrō*, -ās; cf. Non. 104, 20, *Afranius Auctione* (5) : *simul limen intrabo, illi extrabunt ilico*; *externus* (cf. *internus*), qui tend à remplacer *exterus* (il est difficile de décider si le verbe *ex(s)ternō* et l'adjectif *externātus* (Catul. 64, 71 et 165) se rattachent à *externus* ou à *sternō*; le sens qui le rapproche de *aliēnō* indique, en tout cas, une influence de *externus*); *extrāneus* (cf. *intrāneus*), formation sans doute populaire, surtout attestée à l'époque impériale, M.

L. 3098, irl. *echtran*, brit. *estron*; d'où *extrāneus* (Apul.); *extrārius* (rare, mais classique; cf. *constrārius*); *extrinsecus* : du dehors, de l'intérieur. Adverbe formé de *\*extrim* (cf. *exim, illim, istim*) et de *secus* comme *intrinsecus*, usité comme adjectif dans Tert. et Grég. Tur.; *extrōrsus* (gramm.), M. L. 3104.

Lat. ex répond à gr. *ē* pour le sens, pour l'emploi et pour la forme. La forme *ē* est issue de *\*egz*, c'est-à-dire de la forme de *\*eks* devant toute consonne sonore, occlusive ou sonante; il en est de même de omb. *ē* (noté *ēhe*). L'osco-ombrien semble avoir généralisé la forme *ē* dans toutes les positions : osq. *ēestint* « extant », *ēhpeilatās-set* « expilatās sunt », omb. *eheturstahamu* « extēminatō », *ehueltu* « iubētō ». L'irlandais a *ess*, qui sert de préverbe; *eks* est attesté en gaulois. La forme *ass*, qui, en irlandais, sert de préposition, doit reposer sur *\*eks*, forme à degré zéro. On s'explique de même le slave commun *\*jis* (devant consonne sourde), *\*jta* devant tout phonème sonore, y compris les voyelles : *sl. is, iz* (sans jer final), pol. *s, z*. Devant voyelle le traitement *\*egz* attendu a été éliminé en latin; il y a eu généralisation de *ex*. Le lituanien a généralisé *iā* (le vieux lituanien connaît encore *iā*) et le lette *iz*; en pruss. *iz* est ambigu. Arm. *i-* avec l'ablatif pour indiquer le point de départ doit aussi être rapproché.

En dehors des adverbos osco-ombriens cités plus haut, lat. *exter*, *extimus* n'a de correspondant qu'en celtique : gall. *eithyr* « excepté », *ēuhal* « extrême, dernier », irl. *im-echtar* « extrémité, bout ».

Les langues où, comme en indo-iranien et en germanique, *\*ud* s'est largement développé (got. *ut* « au dehors, hors de », etc.) n'ont pas gardé *\*eks*. — D'autre part, il est remarquable que le grec n'a aucune forme du type de *exter*, *extrā*, malgré l'importance de *ē*; en revanche, *ἐσπερος* y répond à skr. *ūtārāh* « extérieur », *ἐσπαρας* à *utāmāh* « extérieur », av. *ustāmō*; le grec, le slave, le balte ont ainsi une place intermédiaire entre l'italo-celtique, d'une part, et l'indo-iranien et le germanique, de l'autre. Les formes italiques telles que lat. *exter*, *extimus* ont l'air d'être nouvelles.

**exacum** (-con), -I n. : sorte de centauree purgative (Plin. 25, 68). Mot gaulois.

**exagium**, -I n. : balance, pesée (bas latin). Cf. *agīna, exigō, exāmen*. Non emprunté au gr. *ἐξάγιον*, comme l'a supposé Cuny, MSL 18, 424; mais c'est le mot grec qui provient du latin. M. L. 2932; fr. *essai*.

1. **exāmen**, -inis n. : aiguille, languette sur le fléau de la balance; par suite « pesée, examen, contrôle ». De là *exāminō*, -ās « mettre en équilibre, peser; examiner », M. L. 2937, avec ses dérivés, pour la plupart tardifs : *exāminātiō*, -tōr, -trix, -tōrius.

2. **exāmen**, -inis n. (*exāmina*, -ae f. dans Vict. Vit.) : essaim d'abeilles; puis « troupe, bande, nuée (d'oiseaux, de sauterelles, etc.) »; *exāminō*, -ās « essaimer », M. L. 2936-2937. Irl. *esamin*.

Les deux *exāmen* sont étymologiquement un seul et même mot, qui se rattache à *exigō* et provient de *\*ex-ag-men*, cf. *iumentum* de *ioumentum*; la forme à préverbe est indépendante de la forme simple *agmen*, qui ne comporte pas d's. La diversité de sens, qui s'explique par la diversité de sens de *exigō*, a eu pour effet de les

séparer l'un de l'autre dans le sentiment linguistique des Latins. Pour *exāmen* « essaim », cf. gr. *ἀφαισις* et *ἐξήγημα*, et peut-être *ἐπαγωγή*, que certains rattachent à *ἐξομα*, d'autres à *ἐξομα*.

**examussim** : v. *amussis*.

**exancelō** : v. *ancelō*.

**exbolus** : *Naeuius in Tunicularia* (103 R.) « *exbolus aulus quassant* », *quae ciciuntur, a graeco uerbo ἐκβολή dictum*, Varr., L. L. 7, 108. Lire *ecbolus*?

**exbrōmō** : v. *brōmus*.

**exburae, exbures** : — *exinteratas, siue exburae, quae exbiberunt, quasi epotae*, P. F. 69, 26. Inexpliqué. Pas d'autre exemple.

**excatariśśō**, -ās, (attesté dans Pétr., Sat. 67, 10, sous la forme de parfait *excatariśśasti*) : sans doute de *ex + καθάρω* au sens de l'argot « nettoyer » (quelqu'un de son argent).

**excōtra**, -ae f. : 1° serpent (hydre de Lerne); 2° terme d'injure « vipère ». Rare et archaïque. La forme rappelle *mulcetra* (cf. *mulceō*), *porcetra* (cf. *porcus*), *fulgetra* (à côté de *fulgetrum*) et *ueretrum*, tous mots de caractère populaire. Sur l'hypothèse d'un emprunt au gr. *ἐχιδνα* par un intermédiaire étrusque *\*echitra*, v. De voto, St. Etruschi, 2, 338 sqq.; 3, 283.

**excidiō**, -ōnis f. (l'est bien attesté, cf. Plt., Cu. 534, sept. troch. : *sēd eapse illa qua excidionem fācere condidici oppidū*, ce qui rend impossible l'étymologie de Festus, P. F. 70, 14, *excidionem urbis a caedendo dictam manifestum est*. Inseparable de la forme *exceldium*, *exceldium* et de *excindō* (cf. e. g. Tac., A. 13, 39, 2, *excindere parat castella*; pour le doublet, cf. *oblitiūm, obliuio*); sans rapport avec *excidiō*, ni avec *excidō*. Cf. *discidium*. L'hypothèse de l'existence de deux mots *excidiō* et *excidiō* est peu vraisemblable. V. Thes. s. u. *Excidiō* ne semble pas attesté en dehors de l'exemple de Plaute; *exceldium*, plus fréquent, n'est ni dans Cicéron, ni dans César. V. *scindō*.

**excitō** : v. *citō*, sous *cieō*.

**excitōdō** : v. *claudō*.

**excrēmētum** : v. *cernō*.

**excrēmētum** : v. *crēsco*.

**exculcātor** : v. *scultātōrēs*.

**exedum**, -I n. : plante inconnue, qui guérit de la léthargie. Plin. 24, 175.

**exemplum**, -I n. : échantillon; exemple, modèle; copie, exemplaire. Ancien, usuel. M. L. 3003; irl. *esimul, sompla*. *Exemplum* est proprement l'objet distingué des autres et mis à part pour servir de modèle; cf. *emō, eximō, eximius*. Sur le développement du p, v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm.<sup>2</sup>, p. 165.

De *exemplum* dérive l'adjectif *exemplāris*, usité surtout sous la forme neutre substantivée *exemplar*, -āris « modèle » et « copie, exemplaire », qui est distingué de *exemplum* par Festus, P. F. 72, 5 : *exemplum est quod sequamur aut uitemus. Exemplar ex quo simile faciamus. Illud animo aestimatur, istud oculis conspiciuntur*. Sur le

pl. n. *exemplāria* a été formé à basse époque *exemplārium*. Dérivés tardifs : *exemplō*, -ās; *exemplātus*. V. H. Kornhardt, *Exemplum*, Göttingen, 1936.

**exenterō**, -ās, -āul, -ātum, -āre : arracher du ventre, éventrer, vider. Verbe plautinien (Epid. 183, 320, etc.), créé d'après gr. *ἐξεντερίζω*, repris par la langue impériale. Cf. *ēuisserō*.

**exercēō**, -cēs, -cul, -cītum, -cēre : 1° poursuivre, chasser, e. *ferās*, Dig. 7, 1, 62; 2° agiter, ne pas laisser en repos : *corpora... adsiduo uarioque exercita motu*, Lucr. 2, 97; *ambitio... animos hominum exercebat*, Sall., Cat. 11, 1 (le participe *exercitus* est joint à *sollicitus*, Cic., Mil. 2, 5; à *inquietus*, Plin., Ep. 7, 2, 2); par affaiblissements successifs : « travailler », e. *humum*; puis « pratiquer, exercer » (avec un complément de chose, e. *artem*, ou de personne, e. *aliquem*, e. *sē*).

Dérivés :

**exercitus**, -ūs m. : sens premier « exercice », cf. Plt., Ru. 296, *pro exercitu gymnastico et palaestrico hoc habemus*; spécialement « exercice militaire, revue militaire » (*imperāre, dimittere exercitum*). De ce sens abstrait on est passé au sens concret de « soldats rassemblés pour l'exercice ou pour la revue; armée », par un développement comparable à celui qu'on observe dans *classis*, *legiō*. Le sens de « armée » donné à *exercitus* apparaît dès les premiers textes; les historiens opposent *exercitus* à *classis* ou à *equitatus*. *Exercitus* étant ainsi spécialisé, le sens de « exercice » est passé à *exercitiō*, -tium et surtout à *exercitiātio*, -tator.

**Exercior** « entraîneur, maître de navire »; *exercitiō*, -ās : 1° exercer fréquemment, exercer; 2° agiter, troubler; surtout employé au participe *exercitiātus*, à côté de *exercitus* « éprouvé, tourmenté » (sens moral).

Tardifs : *exercibilis*, *exercipes*.

**Exerceō** est un composé de *arceō*, mais la spécialisation de sens a effacé tout rapport sémantique avec le simple.

**exfir** : *purgamentum, unde adhuc manet suffitio*, P. F. 69, 29. Sans autre exemple. Peut-être forme corrompue d'un verbe *\*exfio*, apparenté à *suffio*.

**exfusi** : *effusi, ut merat pro mersat*, P. F. 71, 13. V. *fundo*.

**exiguus**, -a, -um : proprement « exactement pesé » (*exiguus numerus*), puis de là « trop strictement pesé », et par suite « exigu, étroit », etc.; substantivé *exiguum* n. : *-m spatii* « un peu d'espace ». Adv. : *exiguō*, -guē; subst. *exiguitās* « petit nombre » (Cés., B. G. 3, 23, 7), « petite quantité » (Colum. 7, 5, 5), où apparaît encore le sens ancien, et plus généralement « exiguité, petitesse ». Composé : *perexiguus*.

Non attesté avant Térence, classique, usuel. Non roman.

**Exiguus** est l'adjectif dérivé de *exigō* dans le sens technique de « peser », comme *ambiguus* de *ambigō* (cf. *contiguus, assiduus, reliquus*, etc.). La restriction de sens est comparable à celle qu'on observe dans *mediocris*, *modicus* et fr. *congru*. Sans rapport, comme le croyaient les Latins (cf. Gaesellius ap. Cassiod. 204, 17, et Isid., Or. 10, 88), avec *indigēō* (dont l'adjectif est *indigus*), ni avec *exilis*.



**exilis**, -e : fin, mince, maigre, sec ; au sens moral, « faible, pauvre ». Joint à *exiguus*, à *macer*, à *inānis*, à *ieiūnus*. Opposé à *tumēns*, *plēnus*, *grauis*. Attesté depuis Plaute (Sti. 526), classique, usuel. Non roman, sauf dans une forme isolée, tirée de *exilia*, M. L. 3014 a.

Dérivés : *exiliter*, *exiliās*.

Étymologie inconnue. Corssen, d'après Festus, P. F. 71, 4, tirait *exilis* de *ex* et *ilia* ; le sens initial aurait été « efflanqué » ; mais la dérivation fait difficulté, comme le sens. Ni le rattachement à *egeō* ni l'explication par *\*ex-ag-slis* ne satisfont non plus. Sans rapport avec *exiguus*.

**exim** ; **exinde**, **exin** : v. *ex*.

**eximius** : v. *emō*.

**exolēscō**, **exolētus** : v. *alō*, *adulēscō*.

**exorcismus**, -i m. : exorcisme. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. ἑξορκισμός ; d'où *exorcizō* (-cidō) et ses dérivés (cf. *baptizō*).

**ex(s)pectō** : v. *speciō*.

**expediō** : v. *ipes*.

**expērgiscor** : v. le suivant.

**expērgō**, -is, -pergī (?), -pergitus (Lucr. 3, 929, d'où *expērgitē* adv., Apul.), -pergere : éveiller, réveiller. Verbe archaïque, remplacé à l'époque classique par le composé, déjà dans Plaute, et du reste rare : *expērgēfaciō*, d'où *expērgēfactiō* (tardif) ; et chez Apulée et Aulu-Gelle, *expērgēficius*, -ficiō, -ās. De *expērgō* il existe un inchoatif déponent de sens moyen, *expērgiscor* (-scō, Pompon.), -eris : « s'éveiller », qui, rapproché de *pergō* par l'étymologie populaire lorsque *expērgō* fut sorti de l'usage, lui a emprunté l'adjectif verbal qui forme son parfait *expērrēctus sum* ; cf. P. F. 69, 17, *expērrēctus a porrigendo se uocatus, quod fere facinus recentes a somno*, et Non. 47, 4, *expērrēctus : extentum*, avec une citation de Varron où *expērrēctus* (confondu avec *expērrēctus* ; v. *porgō*) est employé au sens de « réveillé ». Les grammairiens ont ensuite établi une distinction entre *expērgitus* et *expērrēctus* ; ainsi P. F. 70, 12, *expērrēctus est, qui per se uigilare coepit* ; *expērgitus ab alio excitatus quem solemus dicere expērgēfactum*. La forme *expērgiscere* est représentée dans les langues romanes, M. L. 3043, et v. Jud. Revue de ling. romane, II, p. 204.

En admettant une dissimilation, on a supposé que *expērgiscor* était à rapprocher du présent av. fra-yrismnō « s'éveillant », c'est-à-dire de la famille de véd. jāgārti « il veille » et gr. ἔγρεω « j'éveille », ἐγρήγορα « je suis éveillé ». Isolé en latin, *expērgiscor* aurait passé dans le groupe de *regō* auquel appartient *pergō* ; mais la dissimilation supposée (st sans autre exemple en latin, et l'adj. *expērgitus* semble de formation récente. — La notion de « veiller » est exprimée, du reste, par *uigil*, qui appartient à un groupe occidental.

**exerior**, -iris, -irī : v. *periculum* et *peritus*.

**explō**, -ās, -āre : v. *pilō*.

**explicit** : forme tardive d'indicatif de *explicō*, créée sur *explicui*, *explicitum*, création favorisée par l'existence de *incipi*, avec lequel *explicit* faisait un couple antithétique ; cf. Bonnet, *Le lat. de Grég. de Tours*,

432 sqq. ; Thes. V 2, 1738 s. u. Uniquement usitée dans les souscriptions de manuscrits avec le sens de « finit s'achève ». V. *plectō*.

**explōdō** : v. *plaudō*.

**explōrō**, -ās, -āul, -ātum, -āre : battre le terrain, reconnaître, explorer (sens propre et figuré) ; et par suite « faire l'essai ou l'épreuve de » (par rapprochement avec *experior*). Ancien, usuel et classique.

Dérivés et composés : *explōrātor*, qui dans la langue militaire a pris le sens d'« éclaireur » et aussi d'« espion » ; *explōrātrix* (Cassien) ; *explōrātiō* ; *explōrātorius* ; *inexplōrātus* (T.-L.). Les étymologies anciennes ne séparent pas *explōrō* de *plōrō*, *implōrō*, mais il doit y avoir beaucoup de fantaisie dans une étymologie comme celle de Festus, P. F. 69, 21 : *explorare antiquos pro exclamare usos, sed postea prospicere et certum cognoscere coepit significare. Itaque speculator ab exploratore hoc distat quod speculator hostilia silentia perspicit, explorator pacata clamore cognoscit*. Peut-être *explōrāre* est-il un ancien terme de chasse et se disait-il des battues où l'on chassait le gibier à force de cris. Ainsi, du sens de « faire une battue », on serait passé à celui de « battre le terrain ».

Un autre essai d'explication a été proposé par Cuny, Mél. Havet, p. 85 sqq., qui fait de *explōrō* un composé de *\*plōrō* dénommatif d'un substantif hypothétique *\*plōrō* - « sol, terrain », apparenté à v. irl. *lár*, all. *Flur*. V. *plānus*.

**expōrgō** : v. *porrigō*, sous *regō*.

**expōrtus** : adj. qui figure dans un vers contesté de Plt., Ba. 446, *ut magister quasi lucerna uncto expretus linto*. Le sens semble être « enveloppé, entortillé » ; mais aucune des explications proposées n'est satisfaisante. Il n'y a rien à tirer de Festus, P. F. 69, 18.

**Exquiliāe** : v. *colō*.

**ex(s)ternō** : v. *externus*, sous *ex*, et *sternō*.

**exta**, -ōrum (un gén. pl. *extum* dans Pac. ap. Cic., Or. 46, 155 ; on trouve aussi *extae* f. pl.) n. pl. : viscères. Le terme appartient à la langue augurale et désigne généralement le foie, la vésicule biliaire, le cœur et les poumons. Toutefois, d'après Pline 11, 197, *exta homini ab inferiore uiscerum parte separantur membrana*. Étymologie populaire dans P. F. 69, 9, *exta dicta quod ea dis prosectur, quae maxime extant eminentique*. — De *\*ex-secta* ? Cf. *prosecta*, *proscicia*.

Dérivés et composés : *extāris* (*aulam extarem* « pot à faire cuire les tripes », Plt., Ru. 135, forme dissimulée, par suite du voisinage de *aula*, de *extālis*, v. Wackernagel, IF 31, 256) ; *extālis* (Chir., Vulg.) : gros intestin, rectum ; *extispex* m. (Acc.) ; *extispicium*, -spicus ; *\*extilia*. M. L. 3090 b.

**extēplō** : v. *templum*.

**externus**, **externus** : v. *ex*.

**existō**, **existō** : v. *stō*.

**extorris**, -e : exilé. Synonyme de *exul*, auquel il est joint dans une formule citée par Aulu-Gelle 2, 11, 1, *exul extorrisque esto*. Cf. encore le rapprochement de

*extorris* et de *solum* ap. T.-L. 5, 30, 6, *agere alqm extorem ab solo patrio ac dis Penatibus in hostium urbem*. Adjectif composé de *ex* + *torris* apparenté à *terra*. Vieux mot demeuré usuel et classique.

Vocalisme -o- à noter au second terme d'un composé ; cf. *meditullium* et peut-être *sōbrius*. C'est le type illustré par *κατέρες, ἀπάρες, ζεά, φασίλοος*.

**extrā**, **extrēmus** **extrinsecus** : v. *ex*.

**exul**, **exsul**, -lis c. : exilé. Ancien, usuel ; irl. *esul*.

Dérivés : *exulō* (-lor, Lact., Hyg.), -ās : être exilé et ses dérivés tardifs *exulātiō*, -tor, -tus ; *ex(s)ilium* : exil, M. L. 3016 ; v. h. a. *ihsilī*, d'où *exiliō*, -ās (depuis Irén.), M. L. 3015 ; *exilica causa*, *quae aduersus exulem agitur*, P. F. 71, 6 ; *ex(s)ulāris*, Apul. ; *exulāticus* ; *exiliāticus*.

*Ex(s)ul* est mis en rapport par les Latins avec *solum* : *omnes scelerati atque impii quos leges exsilio affici uolunt, exsules sunt, etiamsi solum non mutarint*, Cic., Parad. 4, 2, 31 ; cf. aussi l'expression consacrée *exilii causa solum uertere*. De là la graphie *exolatum* dans l'Ambrosianus de Plt., Tri. 535. Mais, si on lit *exsul* dans les manuscrits, les inscriptions ne connaissent que la graphie *exul*, *exilium*. Cf. *extorris*, *extorrāneus*, *extermiō*. Doit plutôt se rattacher à la racine verbale qu'on a dans *amb-ulō* ; v. ce mot.

**exuō**, -uis, -ul, -ūtum, -uere : dévêtir, dépouiller ; *exūtus* « dépouillé ». M. L. 3110 a. Sens propre et figuré. Ancien et usuel.

*exuuiāe* f. pl. (surtout poétique) : dépouille d'un animal, vieille peau du serpent ; vêtements enlevés par quelqu'un, cf. Plt., Men. 191, *induuiaē tuae atque uto-*

*ris exuuiāe*, par suite « dépouilles d'un ennemi » : Vg., Ae. 2, 275, [Hector.] *exuuias indutus Achilli*. *Exuuiāe* est formé comme *rell(h)iquiae* ; le second u doit noter un phonème de transition entre u et i voyelle : cf. *fluuius* en face de *-fluus*.

A *exuō* s'oppose : *induō* « revêtir », proprement « mettre sur soi » ; avec le préfixe *ind-*, cf. *endo*, *indu*, d'où, par analogie de *indūtus*, coupé *in-dūtus* ; *exuuiāe* (lire -tiaē?) : *exuuiāe*, P. F. 70, 4. S'emploie également au médio-passif *induor*, *indūtus* ; forme pronominale *se induere* « se mettre dedans » ; *se induere in laqueum*, Plt., Cas. 113, et par suite « se transformer en » : *cum se nux plurima siluis induet in florem*, Vg., G. 1, 188. Sans rapport étymologique avec ἔνδωα, ἐνδύω, malgré l'homonymie et la synonymie. Mais le verbe grec a pu influencer sur les emplois qui ont été faits de *induō*.

Dérivés : *indūuiāe* f. pl. (archaïque et rare) : vêtement qu'on met sur soi ; *indūtus*, -ūs m. : fait de mettre sur soi (opposé par Varron à *amictus*, v. *amicciō*) ; *indūtīlis* « qu'on peut mettre ou entrer dans » ; *indūtīlis uomeris*, Cat., Agr. 135, 2 ; *indūcula* f. « chemise de femme » (Plt. ; mot sur lequel on a sans doute formé *subūcula* « vêtement de dessous ») ; *indūmentum* n. et *super-induō*, -mentum (Suét., Tert.). Cf. peut-être aussi *reduuiāe* « envie aux doigts ». Pour *indusium*, v. ce mot.

*Exuō*, *induō* sont composés d'un verbe *\*ewō*, *\*owō* qu'on retrouve dans le composé ombrien *an-ouihimu* « induiminō » ; cf. arm. *aganim* (avec vocalisme initial a-), v. sl. -uti « mettre sur soi » et, avec restriction de sens, av. *aōθram* « soulier », lit. *aūti* « mettre des souliers », avēti « porter des souliers », auklē, lette *dukla* (même suffixe que dans *sub ūcula*). V. *uestis* et *ōmentum*.